Illinois U Library

11 OCTOBRE 1952

France

N° 365 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS CE NUMÉRO

★

Vendanges 1952
Naissance d'un grand vin

★

M. Smith hésite entre EISENHOWER et STEVENSON, par notre envoyé spécial Paul Mousset.

★

Les nouveautés du Salon de l'Auto.

★ ★ ★

CETTE SEMAINE

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE publie une comédie en 3 actes

LE PÈRE DE MADEMOISELLE

de ROGER-FERDINAND

UN CHEVAL QUI RAPPORTE...

En s'adjugeant brillamment le prix de l'Arc-de-Triomphe, Nuccio, le cheval de l'Aga Khan, a fait beaucoup d'heureux. Le sourire de la bégum et celui du jockey Roger Poincelet disent leur satisfaction de cette victoire. Mais à Marseille et à Millau où fut vendu le billet 4.704 série 3 qui gagna les 80 millions du Sweepstake les heureux porteurs de dixièmes pensent que le cheval est vraiment la plus belle conquête de l'homme.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

SES NUMÉROS SPÉCIAUX INCOMPARABLES

ABONNEZ-VOUS
A
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
ABONNEZ VOS AMIS

SON SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE THÉATRAL

ENSEMBLE DE STYLE, PLAQUÉ BOIS DE ROSE, TRAITÉ EN ÉBÉNISTERIE

Armoire, larg. 110, haut. 175, prof. 40	**67.500 fr.**
Chevet assorti	**9.750 fr.**
Poudreuse assortie, larg. 80, prof. 45	**26.900 fr.**
Lit hêtre laqué patiné, garni tissu broché largeur 150 (pour literie 140)	**44.500 fr.**
Fauteuil assorti	**22.500 fr.**

(Quantité limitée)

Pour vous, Madame

Choix important de meubles de style, copie d'ancien, et les plus belles créations modernes, présentés dans nos magasins.

Catalogue gratuit n° 87 sur demande

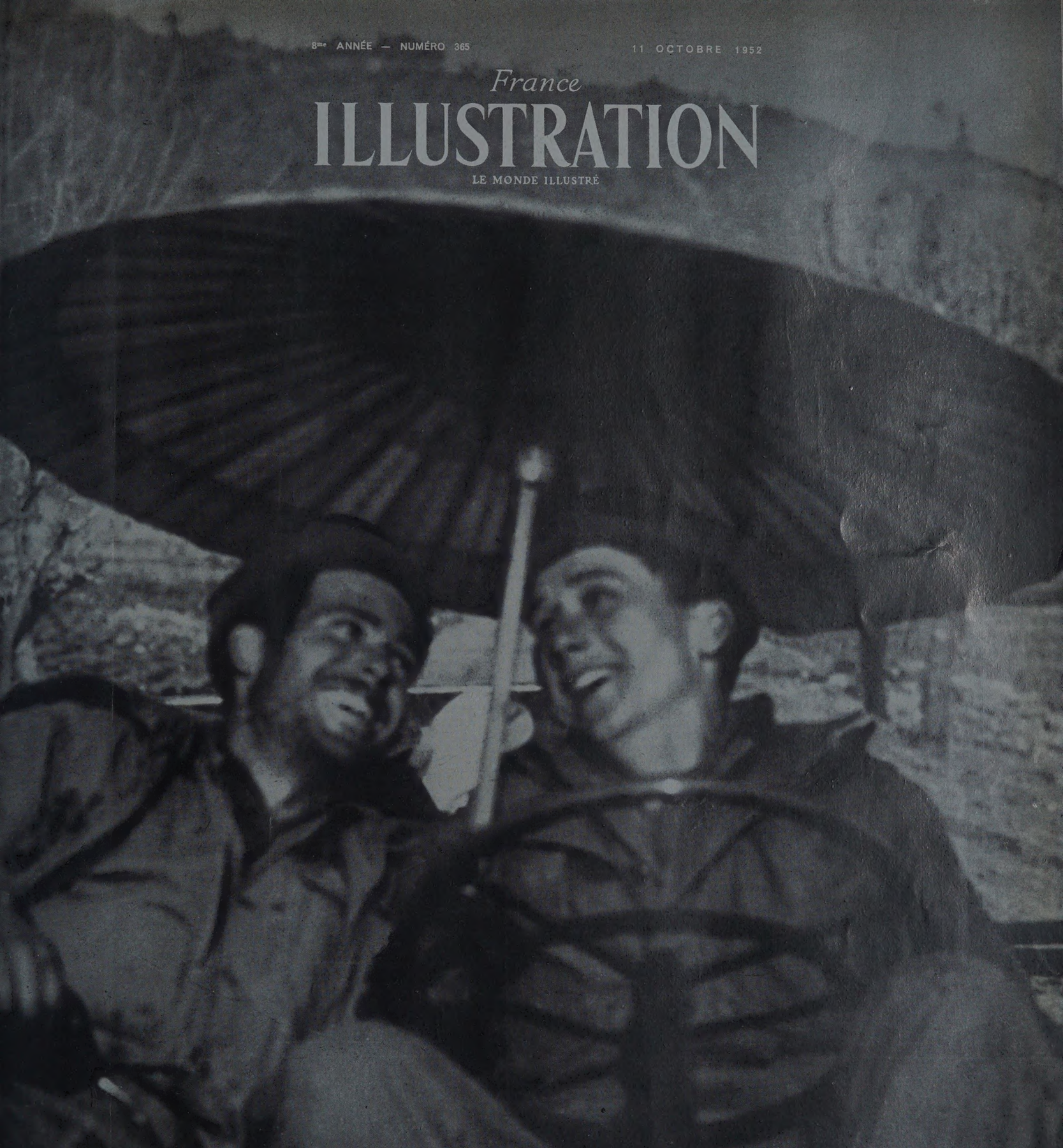
Larges facilités de paiement

LEVITAN, 65, Boulevard Magenta, Paris

PUBLICIS 9.1014

8me ANNÉE — NUMÉRO 365 11 OCTOBRE 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



UNE SOLUTION DE LA GUERRE EN CORÉE SERAIT-ELLE PROCHE ?

Elle comblerait de joie ces deux G. Is., que cette perspective réjouit visiblement, autant que les démocrates à qui un armistice survenant en Corée avant le 4 novembre fournirait un atout majeur dans la partie dont la Maison Blanche constitue l'enjeu.

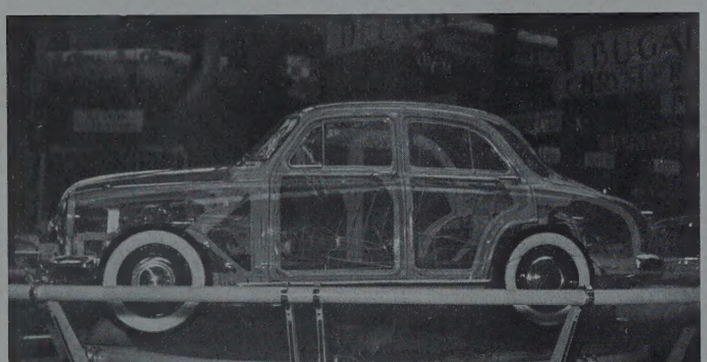
MES IMPRESSIONS SUR LE SALON DE L'AUTOMOBILE 1952

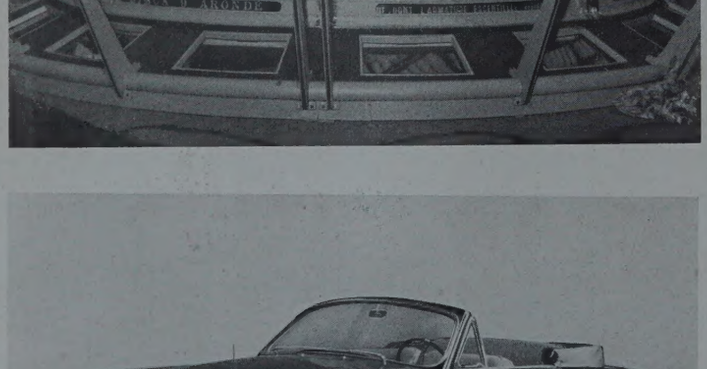
PAR MAURICE PHILIPPE

Depuis la parution de notre numéro spécial consacré au Salon de l'automobile quelques « nouveautés » de dernière heure ont été annoncées. Avant le Salon, d'ailleurs. A l'ouverture des portes du Grand Palais, ceux des visiteurs qui se sont précipités vers la « surprise » possible en ont été pour leurs frais. Aussi bien les nouvelles carrosseries de la Vedette que la voiture-laboratoire Socema-Grégoire à turbine avaient été présentées quelques jours auparavant, et l'on connaissait la présence et les caractéristiques de la nouvelle Fiat 1900.

Or donc les Vedettes ont maintenant un arrière qui ne va plus, d'une ligne constante, du toit au pare-chocs. Les principes sacrés de l'aérodynamisme y perdent quelque peu ; mais la visibilité arrière y gagne. Et, en automobile, les compromis sont de tous les instants. L'on peut penser que, sauf dans les voitures de grand sport, où la plus petite fraction de cheval compte et où, d'ailleurs, l'influence de l'aérodynamisme est beaucoup plus importante à cause des grandes vitesses atteintes, la ligne arrière discontinue reviendra.

Ne quittons pas Ford sans signaler un nouveau cabriolet décapotable Comète chez Facel-Metallon. On a la surprise d'y retrouver le petit levier de commande des vitesses à droite du conducteur. Renseignements pris, on l'explique par le désir des conducteurs amateurs d'un pilotage plus « sportif », les assez nombreuses articulations de la transmission entre le levier placé sous le volant et la boîte occasionnant une certaine mollesse dans l'exécution de l'ordre donné par le conducteur. Le levier direct, c'est — en plus de la suppression des déréglages possibles — l'accroissement





En haut : la Simca 9 Aronde, présentée avec une carrosserie en plexiglas constituait l'une des principales attractions du Salon. — **En bas :** le nouveau cabriolet décapotable Ford Comète, carrosserie Facel-Metallon, comporte notamment une commande directe des vitesses avec synchronisation des quatre vitesses, y compris la première. Il est ainsi possible de changer très rapidement de vitesse, ce qui autorise une conduite plus « sportive ».

TROUBLES DE

PAR LE DOCTEUR GEORGES DUHAMEL

Si l'observateur des temps modernes a, par malchance, le sourcilleux devoir de conduire lui-même sa voiture dans les rues de Paris durant le mois d'octobre, c'est-à-dire au moment où le Salon de l'automobile étincelle de tous ses feux et où divers congrès attirent à Paris une foule de provinciaux et d'étrangers, il est amené, de force ou de gré, cependant qu'il patiente devant un feu rouge ou qu'il tente de s'insinuer dans la foule pressée des machines trépidantes, il est amené, nécessairement, à réfléchir sur les étranges mésaventures du progrès.

Car cette automobile qui symbolise le progrès au regard de presque tous nos contemporains, cette automobile qui hante et anime les rêves de tous les ménages pourvus d'économies modestes, cette automobile qui permet de se déplacer, entre minuit et 5 heures du matin, surtout, avec une si charmante désinvolture, cette automobile connaît aujourd'hui une gloire préalable à tous les déclins, peut-être même à l'évanouissement, à la mort.

Je veux bien reconnaître qu'il est fort agréable de voyager en auto pour se rendre d'Elisabeth à Jadotville, au Congo, ou de Santa-Fé à Cordoba, en mettant à part l'intérieur de cette dernière ville, à peu près inaccessible. Il est encore possible de rouler dans la grande banlieue de Vancouver, ou de parcourir les pistes qui relient Dakar à Saint-Louis. Mais, dans les grandes villes de l'Occident européen et du Nouveau Monde, ce que l'on appelle la « circulation automobile » est en train de devenir une coûteuse, dangereuse, exaspérante et vaine fantaisie. L'homme pressé qui souhaite de traverser Paris entre la place Clichy et la place Denfert-Rochereau n'hésite plus, à cette heure du siècle : il prend le métro. S'il fait beau, si le citadin a du temps devant lui, s'il ne déteste pas le sport avec tout ce que cela comporte de risques, le promeneur reprend souffle et traverse Paris à pied.

Le problème n'est pas purement parisien, on l'imagine : tous les voyageurs savent ce qu'est la circulation des voitures à New-York, à Chicago, à Rio-de-Janeiro, à Buenos-Aires, à Londres, à Johannesburg ou ailleurs. Les constructeurs inventent et font admirer chaque saison de nouveaux modèles et ils n'ont certes point tort. Que s'ils s'arrêtaient du jour au lendemain, les techniciens et les ouvriers seraient subitement en chômage et la révolution ne serait plus qu'une affaire de jours ou de semaines. Non ! Non ! Quand la civilisation est tirée, il faut la boire, comme dit à peu près le proverbe. Il est désormais impossible de renoncer à l'auto, quand bien même on ne l'achèterait que pour la mettre en vitrine et pour l'épousseter tous les matins, avant de la passer à la peau de chamois, ce qui fera du moins marcher quelque temps encore le commerce des plumeaux et des articles de ménage.

En attendant, force nous est de considérer les plus urgents des problèmes posés par cette déconcertante conjoncture. Le premier est celui de l'encombrement. A tout seigneur tout honneur ! Puis viennent les questions plus ou moins résolubles du stationnement, du carburant, de la concurrence entre les moyens de transport, du bruit, de la santé publique, de la lutte des classes, etc.

Il est clair, dès maintenant, que si les possesseurs d'automobiles deviennent beaucoup plus nombreux — ce que l'on peut souhaiter par goût de la justice et par amour de la paix sociale — les vieilles villes ne pourront pas tolérer ce surcroît de « circulation motorisée ». Que faire ? Car il ne suffit pas de gémir et même de tempêter, il faut prévoir et, si possible, résoudre.

On peut détruire un certain nombre de villes de l'Afrique ou du Nouveau Monde et les reconstruire en vue d'une circulation plus libre, c'est-à-dire avec des avenues très larges et des places pour le stationnement. C'est une solution raisonnable. Je songe à un certain nombre de villes dont la démolition ne représenterait pas une grande perte pour la chronique et pour l'art. Cette solution rigoureuse ne saurait être envisagée pour des cités illustres du vieux monde et singulièrement de l'Europe, pour des cités dont les pierres ont une histoire, un sens et sont toutes plus ou moins chargées de souvenir. Interdire la circulation des voitures dans les quartiers du centre, à Paris, par exemple, ou à Florence, ou à Londres, ce ne pourrait être qu'un

LA CIRCULATION

E L'ACADÉMIE FRANÇAISE

pédient, une solution provisoire et qui souffrirait très vite d'innombrables ceptions. Alors je propose, me limitant à Paris, la construction d'un réseau voies souterraines situées au-dessous des égouts et du métro, voies larges, en éclairées, à l'exemple des passages souterrains de la ceinture, voies qui, place en place, comporteraient des sorties et des entrées, mais que vraient prendre, nécessairement et sous un contrôle facile à régler, toutes voitures qui auraient à faire un trajet de quelque importance. Sur ces ies hypogées donneraient des garages immenses — deux ou trois par artier — permettant à tous les usagers de mettre leur voiture à l'abri et en curité, au lieu de la laisser dans la rue. Ainsi les rues de Paris cesseraient être encombrées, la nuit, par des voitures qui, faute de place dans les rages, doivent dormir à la belle étoile. Ainsi les marchands d'automobiles urraient vendre leurs machines en toute tranquillité, la vie de la ville pitale redeviendrait harmonieuse et aimable, le piéton ne serait pas sans sse harcelé, comme le gibier les jours d'ouverture, et la beauté de la ville souffrirait aucunement.

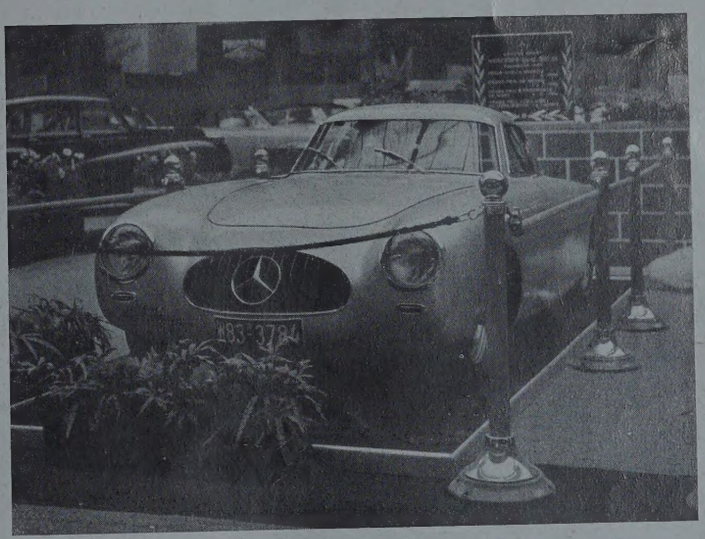
Il est évident que des constructions de cette sorte coûteraient des sommes nsidérables ; le contribuable aurait du moins le sentiment que l'argent u'il verse est employé à quelque chose de précis et d'utile, sentiment qu'il t loin d'éprouver dans l'état présent du régime. J'ajoute que les véhicules étant pas constamment arrêtés par les encombrements ou les injonctions la police, les Parisiens feraient une sensible économie de carburant.

Car les inventeurs français oublient peut-être que leur patrie ne dispose s d'importantes sources de pétrole. Présentement, la France doit acheter dehors presque tous les produits dits pétroliers. Elle doit, pour les payer, ettre à l'épreuve ses réserves de dollars et de livres sterling, qui sont édiocres à l'heure actuelle, et insuffisamment alimentées par nos propres xportations. Je me permets donc, me tournant vers les techniciens, de ur demander de mettre à l'étude, sérieusement, des carburants qui seraient roduits par la France elle-même et qui auraient toutes les vertus de l'essence inérale. Les techniciens nous accablent de mille inventions inutiles : nous vons bien le droit de présenter nos exigences. Elles sont modestes et isonnables.

Le programme, que l'on pourrait appeler de libération de l'automobile, entraînerait nécessairement un élargissement de tout notre système routier et le tracé de déviations pour toutes les villes et tous les bourgs. Le camion a, prématurément, amené l'abandon du rail. Les poids lourds, op souvent conduits par des irresponsables, par des fous ou des mécontents, e devraient circuler qu'aux heures de la nuit et n'excéder ni une largeur isonnable et ni la longueur d'une voiture unique et de proportion moyenne.

Aux savants dont le génie procure à la masse des hommes de menus vantages et d'immenses désagréments j'ai déjà demandé, naguère, à cette lace même, d'inventer sans retard le « parabruit » et « le bruit dirigé ». Nous ouvons espérer que ces problèmes sont à l'étude. Attendons avec confiance.

Si toutefois les inventeurs venaient à manquer d'idées, je me permettrais, our céder un peu à cette ironie que le monde, paraît-il, ne comprend plus, e leur soumettre un programme. Ce qui fait de l'automobile une cause de ésordre esthétique et social, ce qui fait que l'automobile est en train de ransformer nos pays dits civilisés en gigantesques asiles d'aliénés, c'est que automobile tient trop de place, à l'arrêt aussi bien qu'en marche. Ne ourrait-on, pour simplifier du moins les problèmes du stationnement et du arage, inventer une voiture qui serait, en cas de besoin, repliée, contractée, éshydratée, réduite aux proportions d'un cartable ou d'une mallette ? Le oment de l'usage venu, on regonflerait l'engin, on lui rendrait ses propor- ons normales et on se remettrait en route. L'inventeur de l'auto ompressible, réductible et dépliante serait non seulement assuré de faire ortune, mais il serait considéré comme un bienfaiteur de l'humanité. Une elle invention serait beaucoup plus honorable que celle de la bombe tomique. Je lance l'idée par la fenêtre. Il se trouvera peut-être quelqu'un our la ramasser et pour lui faire un sort.



En haut : la Fiat 1900, sur un plan incliné, semble gravir une côte ; cependant que d'autres voitures sont en descente... ou en virage. **En bas :** la Mercédès 300 S.L. du modèle qui gagna les 24 Heures du Mans.

de la rapidité de la manœuvre du changement de vitesse. Pour accentuer encore cet avantage, la boîte de cette Comète comporte des dispositifs de synchronisation sur les quatre vitesses, y compris la première.

La nouvelle Fiat 1900 est la réalisation d'un modèle qui avait été prévu dès la sortie de la 1400. Les idées d'alors étaient de livrer la voiture avec, au choix, un moteur de 1.400 centimètres cubes de cylindrée ou de 1.900 centimètres cubes. Par la suite ces idées se sont quelque peu modifiées, et la 1900 qui nous est présentée, si elle ne diffère guère à l'extérieur que par sa calandre de la 1400, a pourtant un certain nombre d'aménagements méeaniques nouveaux, dont un accouplement hydraulique qui rend encore plus souple la transmission entre le moteur et les roues qu'il commande.

Côté poids lourds, une nouvelle contribution importante, en même temps à la diminution de l'effort physique du conducteur et à la meilleure utilisation du matériel, est apportée par Pont-à-Mousson avec sa nouvelle boîte présélective Wilson à cinq vitesses — éventuellement un surmultiplicateur incorporé à la boîte et donnant ainsi, à volonté, par la seule manœuvre du petit levier présélecteur de commande, cinq vitesses ordinaires, cinq vitesses surmultipliées ou dix vitesses. On conçoit que la première solution soit particulièrement intéressante en ville, la seconde, sur une route normale, la troisième, en montagne.

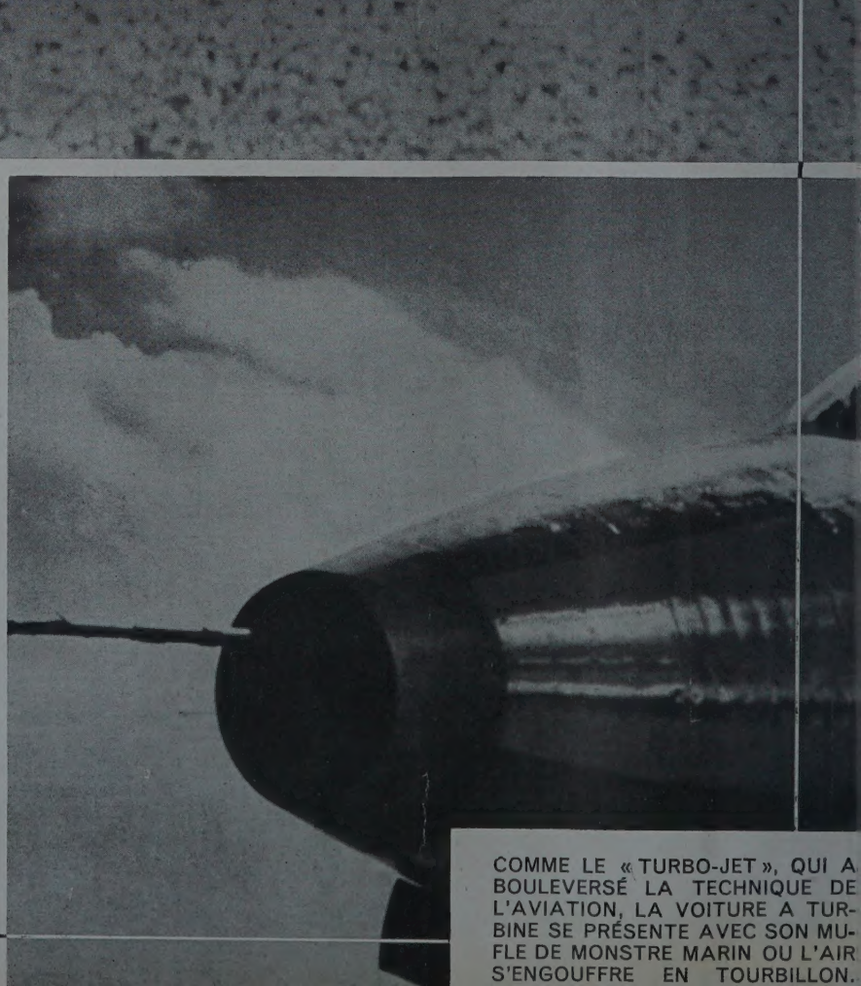
On voit au Salon un certain nombre de présentations originales. Le plexiglas est employé pour la carrosserie d'une Aronde et le châssis d'une Pegaso. De-ci de-là les voitures sont présentées sur plateaux tournants ou sur plans inclinés. Et, en cherchant bien, on trouvera même, ô surprise ! une 15 CV Citroën équipée d'une carrosserie de grand luxe... et qui ne ressemble plus du tout à une Citroën. Mais ce n'est là qu'une très coûteuse fantaisie qu'un amateur d'originalités a pu se permettre.

Quant à la voiture-laboratoire à turbine, nous en disons quelques mots d'autre part.

ON VOIT AU SALON

UNE VOITURE A TURBINE MAIS CE N'EST QU'UN LABORATOIRE D'ESSAIS

N'ABUSONS pas le public ! la voiture à turbine n'est ni pour demain ni même pour après-demain. Etant donné que le rendement des turbines décroît avec la diminution des puissances développées, les techniciens admettent généralement qu'en matière d'automobile, compte tenu des variations d'allure qu'implique la conduite, il n'est pas possible avec l'utilisation de la turbine d'obtenir des résultats intéressants au-dessous de 300 CV. Aussi cette voiture-laboratoire — Socema pour les turbines, 100 CV, Grégoire pour le châssis-carcasse et la carrosserie, tous deux en alliages légers — n'est-elle pas un prototype, mais un laboratoire d'essais en vue de la construction d'une 300 CV applicable aux camions et aux autocars rapides. Qui peut le plus peut le moins, et, dans ce domaine de la voiture à turbine, le plus... c'est le plus petit !



COMME LE « TURBO-JET », QUI A BOULEVERSÉ LA TECHNIQUE DE L'AVIATION, LA VOITURE A TURBINE SE PRÉSENTE AVEC SON MUFLE DE MONSTRE MARIN OU L'AIR S'ENGOUFFRE EN TOURBILLON

Lettre d'Amérique

PRESSURÉ PAR LE FISC, INQUIET DEVANT L'AVENIR, M. SMITH HÉSITE ENTRE EISENHOWER ET STEVENSON

LEQUEL PERSUADERA LES ÉLECTEURS QU'IL A EN LUI L'ÉTOFFE D'UN GRAND PRÉSIDENT ?

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PAUL MOUSSET

New-York, octobre 1952.

L'Amérique poursuit une guerre, celle de Corée. Certains l'accusent d'en préparer une autre — contre l'U. R. S. S. Un durcissement de l'atmosphère, une tension accrue devraient donc, semble-t-il, frapper tout journaliste dès son arrivée à New-York. La réalité se révèle différente. Sans doute, on le répète assez, New-York n'est pas l'Amérique. Plusieurs faits s'imposent en tout cas à ceux qui, connaissant bien cette cité gigantesque, y débarquent de nouveau, après plusieurs années d'absence : l'atonie relative d'une foule naguère la plus nerveuse du monde, une manière de tristesse, de demi-abattement perceptible dans l'air, une indifférence aux événements poussant chacun à se replier sur lui-même. Sans doute aussi le flot incessant des voitures, les couleurs vives des taxis, la rage de démolition et de construction propre à cette ville, la hardiesse d'immeubles récents, tout en verre, comme l'énorme Lever House, sur Park Avenue, favorisent-ils l'illusion d'une contrée en effervescence. Illusion. Dans ce peuple, qui se jouera jusqu'au bout la comédie de l'optimisme volontaire — et dont les activités s'inspirent de la recherche du bonheur terrestre, dogme affirmé par la Constitution — on relève pour la première fois un doute. Larvée, latente, une crainte perce ici et là — une crainte de l'avenir. L'action elle-même, qui pour bon nombre d'Américains tint si longtemps lieu de refuge, paraît avoir perdu de son efficacité. Non qu'ils se plaignent. S'ils sourient moins volontiers qu'autrefois, ils continuent à vouloir, par leur attitude, désarmer un sort dont ils se prennent à redouter les pièges. Il faut beaucoup les presser pour les contraindre à énoncer leurs inquiétudes — ou leurs griefs. Alors, selon les milieux dans lesquels on se trouve, on entend déplorer le maléfice voulant que, dans l'ordre international, les meilleures, les plus généreuses intentions de Washington aboutissent à des catastrophes ; que, par exemple, les Philippines, dont quarante années de soins avaient prétendu faire la première république libre de l'Extrême-Orient, succombent à l'anarchie ; que le Japon, après sept années d' « endoctrination démocratique », se révèle moins un allié qu'un ennemi virtuel ; que les efforts d'unification de la Chine contre la ruée nippone n'engendrent qu'un empire soviétisé. De la Corée on se refuse à parler. Quant à l'Europe...

La grande masse du peuple s'attache peu à ces analyses. De façon très immédiate une préoccupation l'absorbe : le coût de la vie, les impôts. Finie l'époque où, pour s'affirmer à lui-même sa vitalité, sa confiance dans le destin, l'Américain jetait l'argent par les fenêtres ! Il en serait aujourd'hui bien incapable. Jamais les salaires n'ont été plus élevés. Jamais le contribuable n'a eu moins à dépenser pour un superflu modeste. Taxes fédérales, taxes d'Etat, impôts à la vente, taxes de luxe s'ajoutent les uns aux autres. « Que m'importe, s'écriait un industriel, de gagner 240.000 dollars, si on ne m'en laisse que 50.000 ! » Pourtant, objectera-t-on, les magasins regorgent de monde, les restaurants très chers ne désemplissent pas. C'est vrai. Du moins convient-il de ne pas se fier aux apparences. Les gens achètent moins, se montrent plus difficiles qu'auparavant. Tout est trop coûteux !

Du moment que le fisc s'abat sur lui, et à moins de restrictions réelles, un homme disposant d'un seul salaire ne parvient plus, dans l'ensemble, à joindre les deux bouts. L'existence de plusieurs salariés dans une famille autorise évidemment une vie plus large, mais pas d'épargne. « Impossible, aujourd'hui, de mettre un *cent* de côté. » La phrase, couramment entendue, traduit à elle seule un changement de mentalité bien profond. Une autre lui fait pendant, chez industriels et commerçants ou encore dans les professions libérales : « L'avidité du fisc, ses exigences croissantes tuent petit à petit en nous le goût de l'effort... »

A ces impôts énormes, quelles raisons ? Le réarmement, le coût du dernier conflit, celui de la guerre coréenne, l'aide américaine à l'extérieur, l'inflation, le gaspillage. Est-ce à dire que l'emporterait le candidat à la présidence qui promettrait au corps électoral un retour à l'isolationnisme, par conséquent des impôts moins écrasants ? Réponse absolument négative. Nombreux d'ailleurs les Américains qui, partisans du général Eisenhower, hésitent à voter pour lui, dans la crainte que le politicien avisé, l'isolationniste qu'est M. Taft ne finisse, dans l'hypothèse où le général accéderait à la Maison Blanche, par faire prévaloir ses vues. Malgré l'opinion de certains chez nous, l'Amérique, dans son immense majorité, a compris qu'elle ne saurait se dissocier de ses alliés, sous peine de périr elle-même, et qu'une politique étrangère cohérente de la part du *State Department* aurait prévenu bien des malheurs. D'où, de toute nécessité, la mise au point d'une stratégie commune, la continuation d'une assistance financière — avec le regret, pourtant, que la France, entre autres pays, paraisse en comprendre si peu et le but et l'étendue. La guerre de Corée ? Chacun en souhaite la fin. Mais comment ? L'inflation partiellement jugulée, restent les gaspillages de l'administration. Contre ceux-là, révolte, apparemment, de tous.

Tableau trop noir ? Impressions d'arrivée. Si l'on ajoute que des pancartes « Abris » sont accrochées un peu partout ; que le spectre d'une guerre déclenchée par l'U. R. S. S., celui d'une destruction atomique hantent les Newyorkais ; que la campagne anticommuniste a revêtu la force d'une psychose, il serait étonnant, on l'admettra, que les habitants d'une des plus grandes villes du monde respirassent la sérénité. Mais l' « atonie » observée en mettant le pied sur le sol américain provient peut-être aussi de ce que, à un moment capital de l'histoire de la planète, trop d'électeurs s'effraient de la peine qu'ont eue républicains et démocrates à trouver des candidats acceptables pour la présidence.

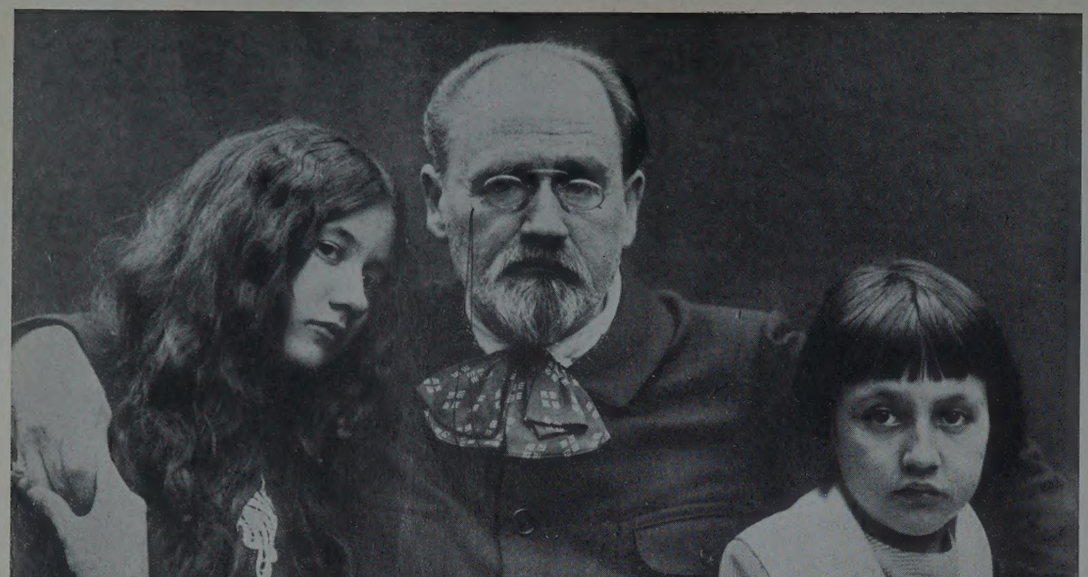
Ce sentiment, que très peu osent formuler, se trouve certainement à l'origine du manque d'enthousiasme, de fièvre, patent depuis le début de la très longue campagne électorale, dont la conclusion ne sera connue que le 4 novembre. En vain presse et radio se sont-elles évertuées à secouer une apathie presque sans précédent. Il aura fallu les accusations lancées par les démocrates contre le candidat républicain à la vice-présidence, M. Nixon, pour faire naître un courant d'intérêt, jusqu'alors absent.

On connaît les faits : des journaux démocrates accusent un beau jour M. Nixon d'avoir reçu, alors qu'il exerçait son mandat de sénateur, quelque 18.000 dollars de certains de ses partisans. Scandale ! « Les Républicains, entend-on, n'ont plus la moindre chance. » L'idée que l'homme qu'il avait choisi lui-même pour son second a pu s'être laissé corrompre bouleverse le général Eisenhower. Pendant un, deux jours, la question se pose : « Que va faire Nixon ? » Il décide de répondre, d'avouer les faits et d'expliquer pourquoi sa culpabilité ne suscite en lui aucun remords.

Nixon en appelle au peuple. Il lui parle. En même temps qu'ils l'écoutent, des dizaines de millions d'électeurs suivent, grâce à la télévision, ses mouvements, les expressions de son visage. Il fait front, déclare qu'effectivement des membres du parti républicain lui ont remis, pour ses dépenses politiques, une vingtaine de milliers de dollars. Et après ? Croit-on que les 15.000 dollars annuels de son traitement de sénateur lui permettent de régler ses dépenses les plus essentielles ? Il donne des chiffres, se défend avec conviction. Comment l'incriminer ? Ses « bienfaiteurs » ont-ils obtenu, en contre-partie, la moindre faveur gouvernementale ? Non ! Il finit en déclarant que, dans l'état actuel des choses, seul un homme riche peut exercer, en Amérique, des fonctions publiques sans avoir à faire appel à d'autres qu'à lui-même. Discours ruisselant de démagogie, mais fort habile et entrecoupé de références à la femme admirable qu'est sa femme actuelle, ce modèle des épouses américaines : « Pat » Nixon. Réaction immédiate en faveur des républicains. Du jour au lendemain la grande figure du parti n'est plus le général, mais bien Nixon. Avec l'émotion d'un militaire pour le courage civil, Eisenhower déclare se solidariser plus que jamais avec Nixon.

Les démocrates ont commis une faute. Ils s'en aperçoivent et s'efforcent de regagner les positions perdues, cela d'autant plus que maintenant on les attaque. Coup de théâtre : M. Stevenson lui-même s'est rendu coupable de « compléter » lui aussi, pour quelque 20.000 dollars, le traitement de certains « fonctionnaires » démocrates. La vie était trop chère ! Ces précisions, au fond, n'apprennent rien à personne. Du moins la campagne électorale en reçoit-elle un coup de fouet. Fort du triomphe de M. Nixon, Eisenhower flétrit vigoureusement l'adversaire. Dans la tournée *whistle-stop* qu'il fait d'Etat en Etat, c'est-à-dire en arrêtant son train spécial dans certaines gares-clés, il développe son grand thème : le gaspillage éhonté des deniers publics au cours des quatre dernières années. Il se taille un franc succès en révélant, entre bien d'autres choses, l'envoi en Indochine de vingt mille machines à presser les citrons pour hausser le standard de vie des Vietnamiens. Stevenson réplique en raillant les « inconséquences » du général dans l'aventure coréenne. Eisenhower riposte : « Les républicains une fois élus, Washington aura enfin un gouvernement pur et honnête ! » En bon Américain, il provoque, au moment opportun, l'intervention de sa propre femme, « Mammie ».

A rebours de ce que semble penser l'Europe, le général Eisenhower n'est point, d'ores et déjà, élu. Loin de là ! Avant le sursaut de l'affaire Nixon, on pouvait même le dire battu. Un général épouvante beaucoup de gens, pour qui un militaire signifie guerre. Si l'on admet que les démocrates représentent 50 % de la population, les républicains, 30 %, et que 20 % des voix restent indécises, on voit quel travail devra accomplir le général pour l'emporter. Rien ne dit d'ailleurs que tous les démocrates voteront pour Stevenson. C'est quotidiennement qu'on entend déclarer : « Je suis démocrate, mais je ne sais encore pour qui me prononcer ! » Bien que Stevenson, dont les dons oratoires font douloureusement sentir les défaillances du général dans le domaine de la rhétorique, soit actuellement favori, la victoire appartiendra, en fin de compte, à celui des deux hommes — également honnêtes — qui finira par persuader aux électeurs qu'il a en lui l'étoffe d'un grand président.



IL Y A CINQUANTE ANS MOURAIT ÉMILE ZOLA

Il y a cinquante ans Emile Zola mourait asphyxié dans son logis de la rue de Bruxelles. L'affaire Dreyfus était encore proche, et l'émotion suscitée par la disparition de l'écrivain qui y avait tenu une si grande place fut extrêmement forte. Ses obsèques au cimetière Montmartre, le 5 octobre 1902, un dimanche, revêtirent l'aspect d'une ample démonstration populaire. On y vit Anatole France, qui, en d'autres temps, avait marqué vivement son peu de sympathie pour l'art du romancier, apporter un hommage sans réserve à son action civique.

Puis les passions s'apaisèrent. Zola s'en fut reposer au Panthéon. Il y voisine avec Victor Hugo. Et ce rapprochement des deux hommes dans l'illustre nécropole est un rapprochement auquel l'histoire littéraire peut aussi s'autoriser. Zola se faisait du roman une conception « expérimentale ». Il s'est proposé, en écrivant le cycle des *Rougon-Macquart*, de retracer l'histoire naturelle et sociale d'une famille. Son tempérament allait, en vérité, à l'encontre de ses intentions scientifiques et sociologiques. Et l'accumulation des notes et des documents par quoi le romancier naturaliste s'efforçait d'atteindre à l'authenticité de la peinture vaut moins aux yeux de l'actuel lecteur que la large fresque de *Germinal* ou telles pages qu'anime un souffle épique par où Zola rejoint l'auteur des *Misérables*. Il se peut qu'une jeunesse avide des plus récents modes d'expression littéraire ignore Emile Zola. Il conserve, à coup sûr, de très nombreux lecteurs, et cette popularité semble bien promettre à son œuvre une survie prolongée. Gouvernement et organismes littéraires ont, pour ce cinquantenaire, rendu à la mémoire de l'écrivain et du citoyen un hommage qui lui était assurément dû et qui a trouvé écho hors du cadre national.

En haut : Emile Zola et ses enfants : Denise et Jacques. **Ci-dessous :** l'hommage au Panthéon, où Mme Marguerite Zola, sa belle-fille, dépose des fleurs. En tête du texte, la main du romancier.

AUX QUATR

AVANT-PREMIÈRE « POLITIQUE » A BRUXELLES

C'est de Bruxelles, où il s'était rendu en visite privée, que M. Pinay a inauguré la « saison » politique, en prononçant au palais des Arts une conférence sur le redressement français. Rappelant quels efforts écrasants la France a dû accomplir depuis sa libération, alors que l'inflation et la dégradation de la monnaie l'exposaient à des désordres redoutables, M. Pinay a défendu son « expérience » contre ceux qui dénoncent sa foi dans la conscience civique comme un témoignage suranné de candeur. Si l'œuvre entreprise a une chance de succès, c'est, au contraire, selon lui, que les masses françaises, trop longtemps indifférentes aux choses de la politique, se sont intéressées à l'action gouvernementale dès l'instant « qu'elles ont senti une étroite communion d'idées entre ses objectifs et les leurs ». Le président du Conseil, auquel S. M. le roi Baudouin a remis les insignes de grand-croix de l'ordre de la Couronne, avait été, à dîner, l'hôte de M. Van Houtte, président du Conseil belge, et de Mme Van Houtte, que l'on voit à sa gauche.

LE « BEVANISME » PROGRESSE

Monsieur Aneurin Bevan a pris au récent congrès du Labour Party, à Morecambe, sa revanche de l'échec qu'avaient enregistré ses disciples au dernier congrès des Trade-Unions en faisant entrer avec lui au comité exécutif cinq de ses lieutenants, dont M. Harold Wilson (à gauche), Mrs. Barbara Castle (au centre) et M. Ian Mikardo (à droite). Cette sensible évolution à gauche laisse cependant M. Attlee maître du jeu, grâce à l'appui des délégués des Trade-Unions à l'exécutif labouriste dont ils forment la grosse majorité.

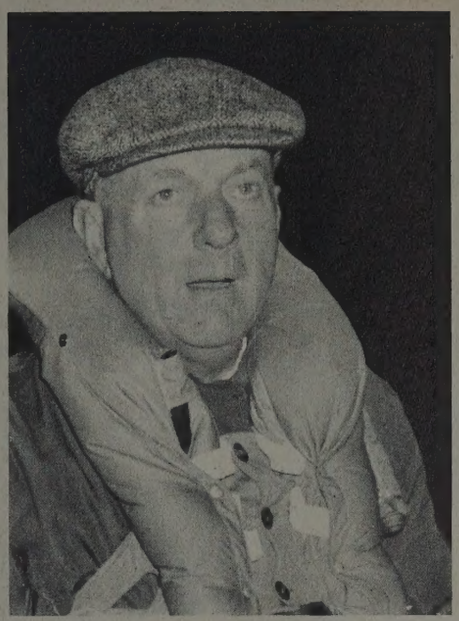
COINS DU MONDE...

SURABONDANCE D'ÉCOLIERS

PRÉCÉDANT de huit jours les législateurs, les écoliers et lycéens de France — 6.882.000 au total — ont repris le cours de leurs travaux. Comme chaque année depuis la libération, l'afflux des élèves dans les petites classes pose au ministre de l'Education nationale et à la direction de l'enseignement des problèmes ardus. A Paris seulement, les enfants de six ans qui se pressent aux portes des écoles primaires sont 24.000 de plus que l'an dernier. Pour les loger normalement six cents classes supplémentaires auraient été nécessaires, mais trois cent vingt-cinq seulement ont pu être créées. La poussée démographique n'ayant pas encore produit tous ses effets, on estime que la rentrée de 1953 nécessitera la création de huit cents classes nouvelles, le coût moyen de chacun de ces locaux s'élevant à 6 ou 8 millions. L'effort à accomplir requiert actuellement l'attention diligente de M. André Marie, tant en ce qui concerne les constructions scolaires les plus urgentes que la réalisation du plan quinquennal, dont le montant atteindra 270 milliards.

CONQUÊTE FÉMINISTE

LE « sexe faible » a déjà accès dans bien des secteurs publics ou privés que l'usage réservait à l'élément masculin. Après avoir pénétré au barreau, au parlement, dans l'administration, les femmes françaises ont aujourd'hui un pied dans l'armée et un autre dans la diplomatie sédentaire. Un bastion cependant leur résistait encore : la Bourse. Il vient de céder. Pour la première fois une femme, fondé de pouvoir dans une banque, a été autorisée à pénétrer dans ce temple de la Finance au même titre que ses collègues masculins.

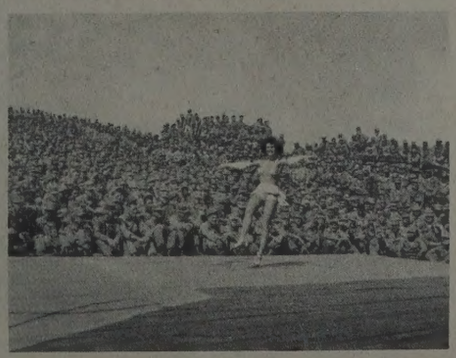


REVANCHE DES ÉLÉMENTS

LE champion britannique John Cobb, qui depuis 1947 était « l'homme le plus vite sur terre » — 634 km.-h. à bord d'une automobile — s'est tué alors qu'il tentait d'ajouter à ce titre celui d' « homme le plus vite sur l'eau ». Son canot à réaction *Crusader* s'est fracassé sur une des vagues que soulevait l'embarcation filant à 330 kilomètres à l'heure. On ferait preuve sans doute d'esprit rétrograde en déplorant la frénésie qui engage les hommes à lancer des défis de plus en plus audacieux à la résistance des éléments. Mais « le progrès » exige-t-il tant de sacrifices et de deuils ?

« THÉATRE AUX ARMÉES »

ON prête aux Etats-Unis l'intention d'accélérer l'évolution de la guerre de Corée, soit en mettant leurs interlocuteurs de Pan Mun Jom au pied du mur, soit en développant les opérations militaires. Bien que les hostilités forment leurs troupes aux disciplines du combat en rase campagne et facilitent l'expérimentation de leurs armes nouvelles, les Etats-Unis ne peuvent oublier, en effet, qu'à ce jeu ils perdent — morts ou blessés — trente mille hommes par an. Pour l'instant, cependant, les forces américaines paraissent s'installer dans une guerre mi-chaude mi-froide, à laquelle ne manquent même plus les distractions du « théâtre aux armées ». Voyez plutôt avec quelle attention les combattants de la 2e division suivent, à proximité des lignes, les évolutions de la jolie danseuse Margaret Brown.



PROPOS DU SCEPTIQUE

SAUF erreur, c'est M. André Philip qui, au lendemain de la libération, déposa une proposition de loi tendant à rendre obligatoire le port de la culotte pendant les périodes de canicule. Horrible détail : la mesure envisagée visait spécialement les députés et les ministres !

Plus récemment, un autre représentant du peuple, M. Minjoz, invitait ses collègues à réglementer par un texte législatif l'utilisation et le fonctionnement des pompes à bière.

Les archives de notre jeune République, quatrième du nom, foisonnent d'exemples analogues. Les esprits légers y trouvent matière à plaisanterie. Les philosophes y trouvent plutôt matière à méditation : ne doivent-ils pas penser, après tout, que des initiatives de ce genre expriment à la fois le trouble ressenti par les citoyens évolués en présence d'une organisation sociale archaïque et leur violent désir de perfectionnement ?

En fait, l'insatisfaction des classes dirigeantes et légiférantes atteint aujourd'hui des proportions telles qu'aucune forme de la vie publique ou de la vie privée n'échappe plus à leur réprobation. Qu'on en juge...

Si l'on tient provisoirement pour négligeables les réformes vestimentaire et mécanique chères à MM. Philip et Minjoz, et si l'on jette un coup d'œil sur les ateliers les plus réputés de l'usine parlementaire, que voit-on ? Des pyramides de documents d'où doivent sortir — nous citons au hasard — la réforme constitutionnelle, la réforme des entreprises nationalisées, la réforme fiscale, la réforme des marchés de l'Etat, la réforme électorale, la réforme de l'armée, la réforme commerciale, la réforme de l'enseignement, la réforme de la sécurité sociale, etc.

A quoi il convient d'ajouter, car c'est un morceau de choix, la réforme administrative. Ici, petit arrêt et petite histoire. Pour obtenir le droit d'augmenter de 50 francs le traitement de son garde champêtre il suffit au maire de n'importe quelle commune française de solliciter, par la voie hiérarchique bien entendu, l'accord du ministre de l'Intérieur. Chinoiserie sans gravité... Mais si le même magistrat municipal souhaite électrifier sa localité il lui faudra, avant de planter le premier poteau sur ses propres terres, accomplir, du ministère de l'Intérieur au Crédit foncier en passant par le trésorier payeur général, le service du génie rural et le ministère de l'Air, une série de démarches dont le nombre arrive à excéder largement la centaine.

Voilà qui explique la prolifération actuelle des réformateurs, mais qui n'expliquerait guère la majestueuse lenteur de leur action si l'on ne savait que tout réformateur trouve un super-réformateur pour le réformer lui-même.

VENDANGES

PAR GEORGES DUHAMEL, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Une fois de plus, maints beaux villages de France auront entendu bouillir le vin dans les cuves. Une fois de plus, l'odeur des vendanges aura surpris le voyageur, au tournant de la route. Une fois de plus, les paysans auront supputé le prix de leur patient effort en regardant la dernière voiture entrer dans la cour, avec son chargement de grappes savoureuses.

Il n'est certes pas trop tard, à cette heure de la récolte, de la fermentation, de la méditation, il n'est pas trop tard pour proposer quelques réflexions, d'abord à nos vignerons, ensuite aux marchands et, naturellement, aux Français buveurs de vin. Ces réflexions sont celles que peut faire un homme qui a beaucoup voyagé, qui prend plaisir au vin sans en abuser jamais, qui soigne sa cave et qui est, en même temps, un observateur des mœurs par vocation et par devoir.

Les vins français jouissent encore d'un crédit qu'il nous faut conserver à tout prix, mais que nous pourrions perdre, et perdre à jamais, si nous méconnaissions et certains de nos devoirs et certaines de nos vertus. Pendant longtemps, les bons vins de France ont été célébrés et recherchés par les gourmets du monde entier. Certains pays étrangers faisaient certes du vin, mais ce vin n'était pas de bonne conservation. D'autres, pour conserver leur vin, devaient y ajouter des ingrédients qui en dénaturent le goût. D'autres se consacraient surtout à la préparation de vins liquoreux, de mistelles. On pouvait boire des vins aimables en Espagne, au Portugal, en Italie, en Suisse, en Bohême, en Hongrie, en Roumanie ; mais ces vins n'étaient pas comparables à ceux que faisaient nos vignerons. Les meilleurs d'entre ces vins étrangers, je ne parle pas des vins cuits ou des mistelles, vivaient dix ou vingt années au plus, alors que nos grands crus, ceux aussi des bonnes années, peuvent noblement vieillir et acquérir des propriétés nouvelles. Dans un seul pays, en France, la culture du vin était ordonnée par le cours de grands fleuves ou de rivières bordées de coteaux bien exposés. On reconnaissait ainsi les vins par familles : ceux du Rhône, ceux de la Garonne, ceux de la Gironde, ceux de la Loire, ceux du Rhin, c'est-à-dire, pour nous, ceux de l'Alsace, ceux de la Saône, de l'Yonne, de la Marne, de la Vesle... Les vignobles étaient, le plus souvent, des propriétés familiales et, en général, ces propriétés n'étaient pas de grande étendue. Ainsi le vin demeurait dans le domaine artisanal. Chaque clos donnait son vin et les vertus d'un certain vin étaient souvent fort différentes des vertus du vin que l'on pressait et préparait à 200 mètres de là ! L'exposition jouait sans doute un rôle, et le vent, et la pente du sol ; mais les caractères du terroir étaient surtout déterminants. En outre, chaque paysan avait une certaine façon de choisir les plants, de tailler et de traiter les ceps, de surveiller le travail des ferments, de conserver le vin en fûts, puis de le mettre en bouteilles.

La carte des vins français était merveilleusement variée : il existait, somme toute, un vin particulièrement désigné pour chacun des mets que donne, depuis les origines, notre sol généreux, bien cultivé, sagement fumé et travaillé. Depuis les vins blancs légers, secs et verts jusqu'à ces vins rouges qui demeurent dix ou vingt lustres dans des caves respectées comme des sanctuaires, en passant par les vins pelure d'oignon, les vins rosés, les vins de toutes les nuances et de toutes les saveurs, nous étions toujours sûrs, nous Français, de trouver dans notre répertoire national le breuvage exceptionnel que la nature nous offrait pour accompagner une alose à l'oseille, un homard grillé, une grive nourrie de genièvre, une poularde de Bresse ou un livarot sec à point et presque transparent comme l'ambre.

Je viens de parler au passé, en sorte que l'on pourrait croire que ce temps dont je parle est fini. Ce ne serait pas vrai : il est encore heureusement possible à l'amateur de se composer une cave excellente et d'en faire un usage exemplaire ; mais les vins français, j'y reviens, sont menacés par des périls dont certains sont internes et d'autres extérieurs.

Pour ce qui concerne la France, je dis qu'il y a péril quand l'industrie supplante l'artisanat et quand les viticulteurs se livrent à des recherches fantaisistes dans le dessein de faire des vins différents de ceux que depuis des siècles on a coutume de chercher dans leurs celliers et leurs chais. Laissons les industriels faire des coupages savants, des additions téméraires et rappelons-nous que si nous demandons, par exemple, au cognac la constance, nous demandons au vin la variété, et cette variété tient parfois à la nature précise du cru, parfois au millésime. J'ai beaucoup étonné des viticulteurs d'un certain pays de l'Amérique du Sud en leur disant, un jour : « Le principal danger, pour vous, c'est que vous n'avez que de bonnes années... » Et, en effet, qu'est-ce qu'un pays vignoble où le 1947 ressemble parfaitement au 1951, comme un stylo ressemble à un autre stylo de la même marque ?

C'est une certaine tendance à l'industrialisation et à la coopérative qui a découragé des régions autrefois fertiles en vigne. J'ai connu les vignes du Parisis. Elles sont abandonnées aujourd'hui. Pourquoi préparer un vin rare, peut-être même infidèle, quand on peut faire venir, par le rail ou la route, des vins du Languedoc ou du Var ? Lors de mon dernier séjour à Cahors, j'ai appris, avec chagrin, que l'on ne trouverait bientôt plus de vieux cahors. Ah ! je prie les vignerons de m'entendre ! Que ceux qui peuvent cultiver la vigne et faire eux-mêmes leur vin ne renoncent pas trop aisément à cette belle mission. Heureux les pays qui font eux-mêmes leur vin et qui en font assez du moins pour leur usage, qui n'ont pas lieu de s'adresser aux industriels, aux chimistes et autres manipulateurs !

Quant à certaine fantaisie qui tourmente aujourd'hui les vignerons, qui les pousse à faire, par artifice, des vins moelleux alors que leur terroir produit naturellement des vins verts et fruités, j'espère qu'elle sera sévèrement critiquée par les amateurs compétents. Que l'Alsace observe ses devoirs et ne s'avise pas de rivaliser avec l'Anjou ! Que la Dordogne nous donne ce qu'elle sait et peut si bien donner, mais qu'elle ne perde pas son génie à imiter les champagnes « nature », par exemple, ou les vins de la Moselle !

En admettant que les Français soient fidèles à leurs traditions artisanales et à leur réputation, il nous faut aussi compter avec les architectes : pour goûter le vin, il est presque nécessaire de posséder une cave, de faire mettre ou de mettre soi-même ses vins en bouteilles, de les surveiller, de les regarder vivre, s'épanouir et finalement décliner. L'architecture moderne, en ce qui concerne les maisons d'habitation, est une architecture de masses. On pense au confort, au cosy-corner, à la salle de bains, et ce n'est assurément pas mal ; on ne songe guère à la cave. Si le goût du vin finissait par s'avilir dans la patrie des vins intelligents, en France, la faute en serait à MM. les architectes qui ont souvent des idées biscornues et qui devraient comprendre que nos grands-parents et leurs aïeux étaient, la plupart, des hommes de bon sens et qui savaient ce qu'ils faisaient. On peut construire une maison d'appartements et y réserver la place non seulement des garages, mais encore des caves et des caves familiales. Une cave ne peut être collective, sinon, on retombe dans l'industrie, dans le standard, dans la coopérative, toutes choses qui sont peut-être honorables, mais qui n'ont rien à voir avec le vin.

Enfin les vignerons français devraient voyager. Ils apprendraient que l'on fait du vin un peu partout maintenant : aux Etats-Unis, naturellement, au Chili, en Argentine, en Uruguay, en Afrique du Sud, au Liban, en Australie même, juste ciel ! Certains de ces vins sont honorables. Les viticulteurs étrangers nous ont imités en tout : ils ont adopté la forme des bouteilles, les plants, les méthodes de culture et de vinification. Ils nous ont même pris nos noms. On « fabrique », en maints pays, du champagne (horreur !), du bourgogne (dérision !) et même du vin qui ose s'appeler chavignol, par exemple. Inutile de dire que, bien imités des nôtres, certains vins de l'Amérique du Sud sont agréables ; ces vins atteignent rarement le niveau de nos « grands ordinaires ». Les ingénieurs français ont donné de bonnes leçons ; mais ils ne peuvent pas donner le terroir, ni les vieilles coutumes. Que les vignerons français se défient toutefois : un jour, les Américains feront pratiquer de soigneuses analyses du sol. Ils ajouteront à leurs terres de ces oligo-éléments dont Gabriel Bertrand nous a montré le rôle. Et ils amélioreront peut-être leurs produits. Je ne suis pas sûr qu'ils arriveront à faire du brouilly, ni du muscadet, ni du condrieu. Mais ils arriveront sans doute, grâce à d'ingénieuses publicités, à séduire le public mondial. Comme, d'autre part, le vin français est souvent très cher pour l'acheteur étranger, beaucoup de peuples se contenteront du misérable alcool de grain qu'ils fabriquent chez eux et qu'ils aromatisent au petit bonheur.

Somme toute, si les Français ne réagissent pas activement pour s'efforcer de faire comprendre aux nations étrangères en quoi nos vins français sont incomparables avec les vins des industries étrangères, si les Français ne savent pas célébrer et défendre leur art national et leur réputation, le monde entier est menacé d'un abaissement général du goût dans le domaine particulier de la boisson et dans ce qu'il nous faut bien appeler les mystères de la table. En travaillant dans le sens de leur intérêt, les Français peuvent servir, une fois de plus, l'humanité tout entière.

NAISS

CE D'UN GRAND VIN

Le dégustateur se fie à son nez et à son palais. Il hume longuement le grand vin qu'on lui présente, puis en tourne et retourne une gorgée dans sa bouche. Mais jamais il ne l'avale.

AVEC LES VIGNERONS DE LA MISSION-HAUT-BRION

UNE grande année, messieurs, nous dit le régisseur en nous accueillant à l'entrée du vignoble où nous apercevons vendangeurs et vendangeuses égaillés à travers les rangs de ceps. Encore, ajoute-t-il, ne sommes-nous point gâtés en ces derniers jours de vendange. Il pleut trop souvent. Un peu de soleil aurait bien fait notre affaire.

La pluie, le soleil, que de fois allons-nous entendre ces deux mots ! Notre premier dialogue s'échange précisément sous un ciel gris, où des nuées menaçantes assombrissent l'horizon. A nos pieds le sol brille encore de l'averse récente. N'importe ! Nous savons déjà que le vin de cette année figurera parmi ceux dont le millésime doit demeurer illustre. Il y a eu du soleil, il y a eu de la pluie, heureusement distribués. Le raisin pour mûrir a trouvé les plus favorables conditions.

Les lourdes grappes vermeilles s'entassent dans les paniers des coupeurs. Et voici les tonneaux où le jus de ces grappes, devenu grand vin, mûrira pendant trois ans environ avant d'être mis en bouteilles.

Nous sommes ici tout près de Bordeaux, au domaine de La Mission-Haut-Brion, dont la position topographique est assez surprenante. Quelques minutes de voiture le séparent de la ville. Devant la propriété, sur la route d'Arcachon, roule et corne un tramway banlieusard. Et la vigne dévale jusqu'à la grille, jusqu'à la route. De leurs camions filant à toute vitesse, des soldats américains lancent aux coupeuses aperçues de joyeux *Hello Baby !* auxquels répondent des rires éclatants.

Ce domaine de La Mission-Haut-Brion passa, dans le premier tiers du XVII[e] siècle, des mains de dame Olive de Lestonnac, veuve d'Antoine de Gourgue, premier président au parlement de Guyenne, en celles du clergé bordelais. En 1682 il fut remis à l'ordre des lazaristes ou de « la Mission », fondé par saint Vincent de Paul. Les lazaristes bâtirent une charmante chapelle, qui existe toujours, et se montrèrent aussi habiles à soigner leurs terres qu'à en vinifier les produits. Les bouteilles sorties de leurs caves devinrent vite l'ornement de la table chez les grands de la cour et les princes de l'Eglise.

La tradition s'est maintenue malgré la tourmente révolutionnaire et les vicissitudes des régimes successifs. Ce ne sont certes point les propriétaires actuels, les héritiers Woltner, qui la laisseront péricliter.

En des temps encore assez proches on était là en pleine campagne. Mais Bordeaux s'étend sans cesse. Des industries nouvelles naissent et plantent des usines. Leur personnel a besoin de logements.

Le chemin de fer a creusé des tranchées pour son service.

Et La Mission-Haut-Brion reste comme un îlot d'arbres, de fleurs et de vignes aux portes de la ville débordante. Car la vigne entoure de toutes parts le château bordé de parterres, où flamboient les cannas et la sauge pourprée ; au seuil de l'été, ils se pavoisent de roses.

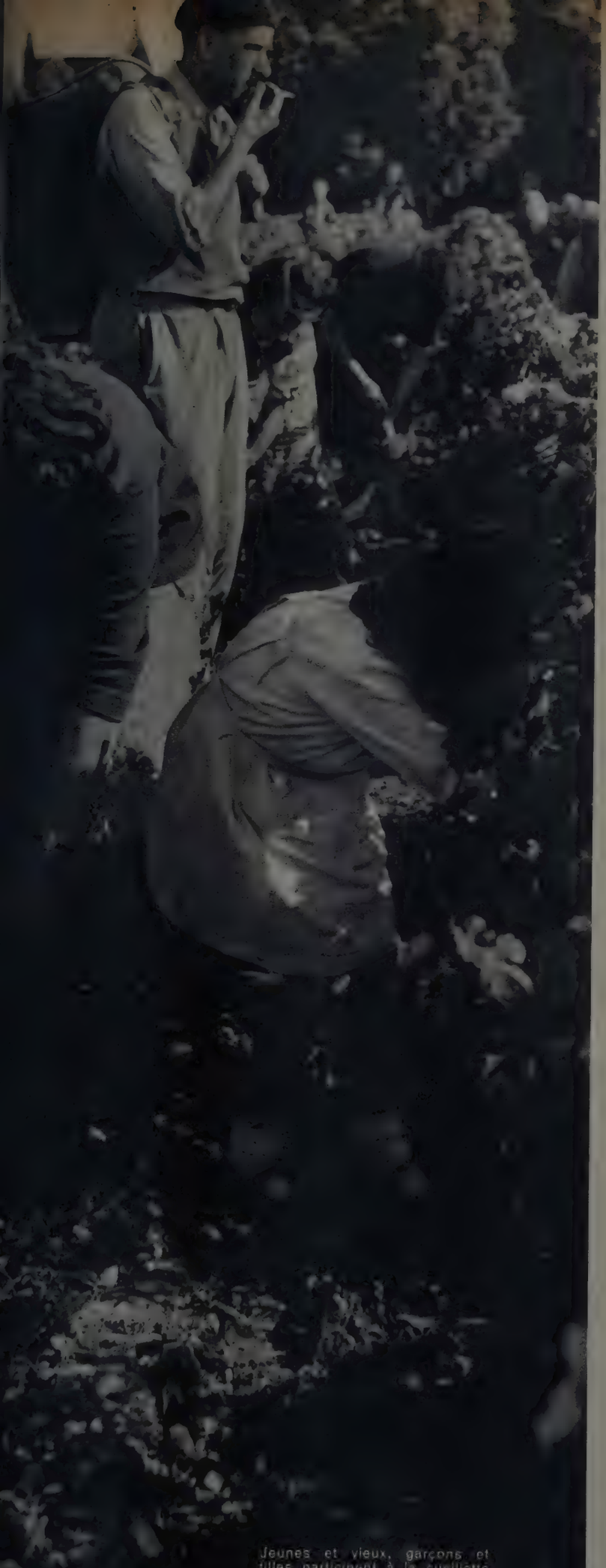
La demeure, meublée et décorée avec un goût très sûr, contient une curiosité : une collection de bénitiers anciens, tous intéressants et jolis, et dont quelques-uns sont de délicates œuvres d'art. La chapelle, depuis longtemps désaffectée, a conservé de beaux meubles, des stalles en bois sculpté, une chaire décorée. Sur une table repose le livre d'or. Il porte des signatures célèbres, et il n'a guère fallu moins d'une page à Cécile Sorel pour étaler son prénom et son nom.

Un peu partout, à l'intérieur comme à l'extérieur, la vigne et sa précieuse liqueur sont rappelées plaisamment par quelque statuette ou quelque motif décoratif. La mythologie fait bon ménage avec les saints. Et le patron des vignerons, saint Vincent, considère Bacchus avec bonhomie.

Le domaine de La Mission est situé sur une croupe remarquablement exposée. Il comprend, avec La Mission, La Tour-Haut-Brion, qui donne aussi des vins rouges... Il produit également, à Laville-Haut-Brion, des vins blancs secs d'un bouquet tout à fait particulier. L'ensemble couvre un peu plus de 30 hectares.

Une vingtaine de personnes sont attachées, l'année durant, à l'exploitation. La « troupe » des vendangeurs en compte cent cinquante. Il y a des vieux à moustache blanche et des vieilles noueuses comme des ceps ; il y a des garçons farauds et des filles qui n'ont les yeux ni la langue dans leur poche. Il y a des tout-petits avec un panier à leur taille qui ont suivi la sœur et la maman et ne font guère que se barbouiller.

Tout ce petit monde rit, chante, s'interpelle, et la grosse voix faussement courroucée du



Jeunes et vieux, garçons et filles participent à la cueillette des raisins, auxquels il n'est pas défendu de goûter. Travail joyeux par tradition et qui n'exclut ni les rires ni les chansons.

Le porteur de hotte fait la navette entre les coupeurs et la remorque qui dessert le cuvier. A la fin de la journée il totalise un chiffre respectable de kilomètres. Mais quand on est jeune et solide !...

Geste classique que celui de cette jolie vendangeuse. La grappe qu'elle montre coûte bien des efforts avant d'en arriver au point où la conduiront le soleil, la pluie et la peine des hommes.

De ces soucis le régisseur du domaine a sa large part. Il veille à tout, morigène, encourage. Rien ne lui échappe, et il faut entendre avec quel enthousiasme et quel respect presque religieux il parle de son vin.

régisseur refrène de temps à autre les turbulents.

Scènes qui ne changent point au cours des âges et font d'Aristophane et de Virgile nos contemporains...

Les vendangeurs ne sont là, bien entendu, que pour la courte période de la cueillette du raisin. Beaucoup sont en vacances et en profitent pour gagner quelque argent supplémentaire. Leur condition est très variable. Il y a même de petits fonctionnaires. Ainsi le robuste gaillard, à carrure de Jean Gabin, qui culbute les lourds baquets de raisins dans la « maie » est un postier. Tous habitent le voisinage et à peu près tous rentrent chez eux, à bicyclette, prendre leur repas. Si les vendanges ont conservé certains aspects éternels, les conditions du travail se sont modifiées. Elles calquent celles de l'industrie. Plus question d'être dans les vignes dès le petit matin. La journée commence à 8 heures et elle est de huit heures. Et le repos dominical est observé.

L'exploitation s'est modernisée. Les tracteurs ont remplacé les chevaux, et grâce à eux un grand nombre d'opérations s'accomplissent plus rapidement et plus facilement.

Il ne reste plus à La Mission qu'un seul cheval, le paisible Marius.

Aujourd'hui aux tracteurs sont attelées les remorques qui transportent la vendange au cuvier. Sécateur en main, les coupeurs se penchent vers les grappes. Tous les cinq rangs un porteur attend, hotte au dos. Dans cette hotte les coupeurs vident leurs paniers, et quand elle est pleine le porteur gagne la remorque, qui attend non loin dans une allée. Elle porte quatre « douils » (le douil est un baquet de bois qui contient environ 400 litres). Les porteurs y versent le contenu de leurs hottes, et dès que les quatre douils sont pleins tracteur et remorque partent pour le cuvier. Deux tracteurs assurent le service, et la cadence de leur circulation est établie de manière que leurs allées et venues entre la vigne et le cuvier se succèdent à peu près sans interruption. Chaque douil est hissé au premier étage du cuvier par une grue électrique et la lourde charge de raisin, déversée par un entonnoir dans le fouloir-égrappoir du rez-de-chaussée, qui ouvre les raisins sans les broyer et débarrasse les grappes des « rafles » ou bois. Une pompe envoie le moût dans les cuves, où va commencer la fermentation.

Voici le moment capital de la vinification. Dans la cuve emplie aux trois quarts les peaux des raisins flottent sur le moût. Or ces peaux contiennent tous les éléments constitutifs du vin. Sous la pression du gaz carbonique ces peaux forment une croûte, un « chapeau » extrêmement dur. Pour maintenir en contact les peaux et le jus, on pompe celui-ci au bas de la cuve et on le répand sur le chapeau, que des hommes transpercent avec de longues perches.

Une forte augmentation de la température accompagne la fermentation. L'art du vinificateur consiste à diriger cette fermentation de manière à obtenir l'élimination totale du sucre. La Mission-Haut-Brion utilise — elle est le seul cru bordelais à le faire — des cuves en acier vitrifié. On désigne sous le nom d'acier vitrifié un verre spécial qui enrobe une mince couche d'acier. Signalons en passant qu'il s'agit là d'une technique entièrement française. Vingt-cinq années d'expérience ont amené les propriétaires de La Mission à préférer l'acier vitrifié au bois et au ciment verré. Dès 1926 deux cuves en acier vitrifié avaient été installées au château, et pendant de nombreuses années chaque parcelle du vignoble fut comparativement vinifiée dans le bois et dans le verre. Ces comparaisons prolongées eurent pour conclusion de garnir le cuvier uniquement de cuves d'acier vitrifié.

Par surcroît, la robinetterie est en métal argenté.

L'avantage de l'acier vitrifié est de permettre des fermentations à basse température. Ce sont celles qui donnent lés meilleurs vins.

Ni le bois ni le ciment verré n'offrent des avantages identiques. L'acier vitrifié, par suite de son rayonnement, provoque un refroidissement immédiat. Par là il épargne au vinificateur bien des soucis. Plus besoin d'un réfrigérateur pour mater rapidement d'intempestives effervescences. Moins de contrôles, qui tenaient le personnel sur le qui-vive dans la crainte d'une hausse brusque de température suscitant une fermentation tumultueuse qu'il fallait sans retard arrêter.

Le danger de ces « tumultes », c'est que le gaz carbonique entraîne des vapeurs d'alcool qui diminuent sensiblement le degré du vin.

On l'a vu : les propriétaires de La Mission-Haut-Brion ne se sont pas décidés précipitamment à rompre avec les habitudes. Ils sont trop attachés à la vigne pour ne pas respecter les traditions. La cuve en bois était, est encore pour beaucoup de vignerons une manière de symbole. Qui donc, pénétrant dans un cuvier, n'a pas été impressionné par ces énormes récipients où bouillonnait le vin futur ? Ce n'est donc que peu à peu, et non peut-être sans un secret regret, qu'ils ont abandonné le bois pour une autre matière.

Ils concèdent que le pittoresque y a un peu perdu, mais ils sont assurés que la qualité y a gagné : c'est l'essentiel.

Quand la fermentation est terminée, on procède, après vingt-quatre heures de repos, à l'écoulage en barriques. Le vin qui sort de la cuve est nommé le « vin de goutte ». Il reste encore dans les cuves un marc imprégné. On l'en retire, on le presse, on en tire un second vin, le « vin de presse ».

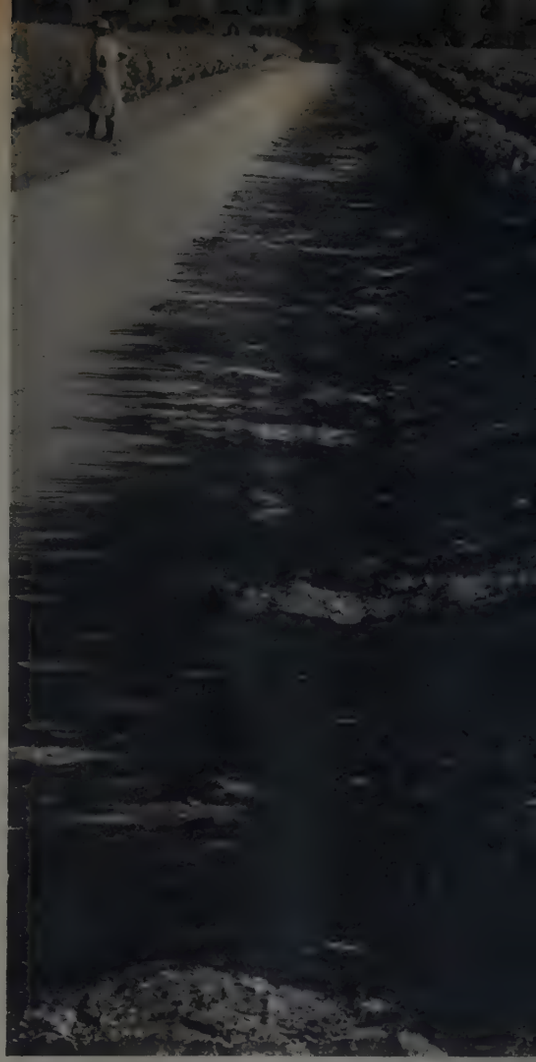
Mais le grand vin, c'est le « vin de goutte ». Soigné, dorloté, cajolé, il attendra pendant environ trois ans le moment de remplir les bouteilles, qui, sous leurs capsules et leurs étiquettes, prisons de verre et cires vermeilles, disait le poète, le véhiculeront à travers le monde.

Je ne sais quel homme d'esprit disait : « Je n'ai jamais connu qu'un travail sérieux, celui de la vigne. » S'il se moquait, il avait tort. De la terre — cette terre caillouteuse des Graves où les ceps sont fortement racinés — jusqu'aux chais où reposent les barriques dans une pénombre de cathédrale, que d'efforts ! Tout est à craindre : les intempéries, les insectes, les maladies (oïdium, mildiou, cochylis), que sais-je ! Sait-on qu'il faut procéder parfois jusqu'à quatorze sulfatages ? Et jusqu'à la dernière minute il faut lutter de vitesse avec la redoutable « pourriture grise » qu'on décèle le matin sur un grain et qui le soir a flétri la grappe. Le vinificateur doit être aussi chimiste. Avant que commencent les vendanges, il fait des prélèvements sur les cépages, merlots, cabernets, sauvignons, dont le vignoble est complanté. Il recherche le sucre et l'acidité, évalue l'exacte maturité, détermine les proportions du mélange des cépages afin que chacun apporte au résultat final ses meilleurs éléments. Pendant les vendanges, au fur et à mesure que les cuves se remplissent le moût est analysé.

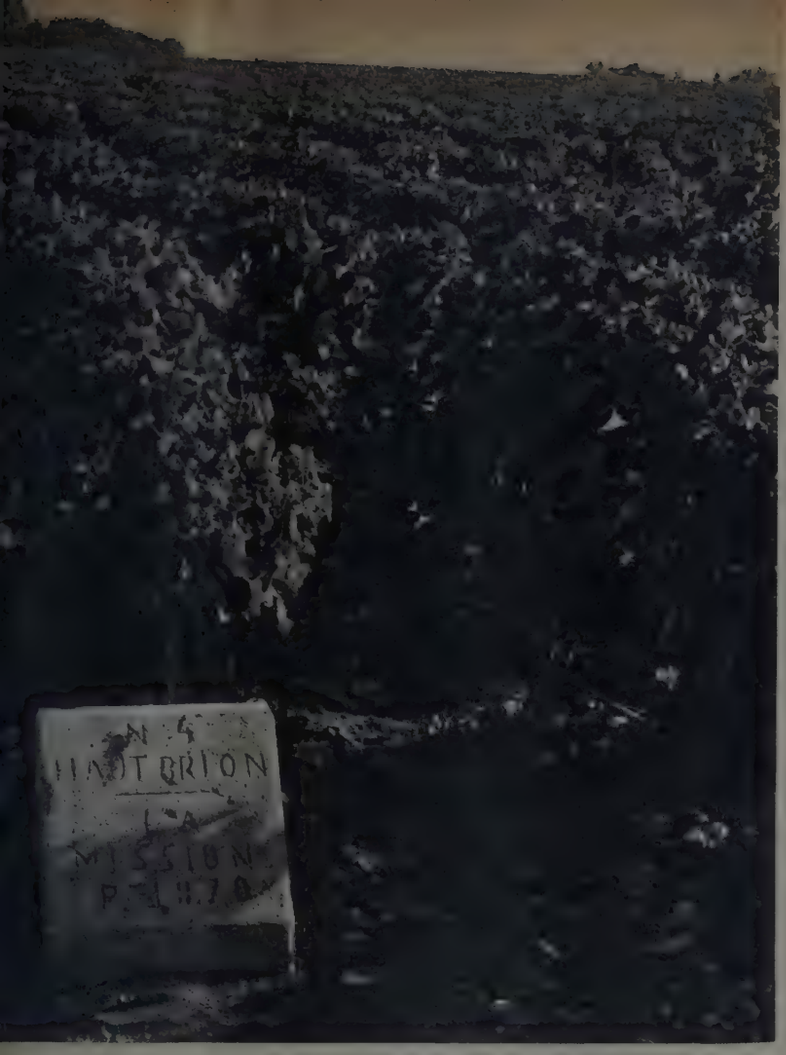
Mais quelle joie et quelle fierté quand survient une de ces grandes années dont on garde mémoire : 1929, 1934, 1937, 1940, 1942, 1943, 1945, 1947 ! Egaux en qualité, les vins de ces années heureuses ont des caractères divers. Ils sont fruités, ils sont charnus, ils sont élégants, fins, riches, veloutés, puissants. En Anjou, autre pays de grands vins, on dit tout bonnement qu'ils sont « gouleyants ». Et cela est décisif. Ce vin-là réconforte, réjouit, épanouit. Demandons au latin sa sonorité ronde : *lætificat !*

ROGER DARDENNE.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).



A perte de vue les vignes s'étendent autour du château, et l'image qui compare leurs rangs vus de loin à la mer semble ici d'une exactitude rigoureuse.



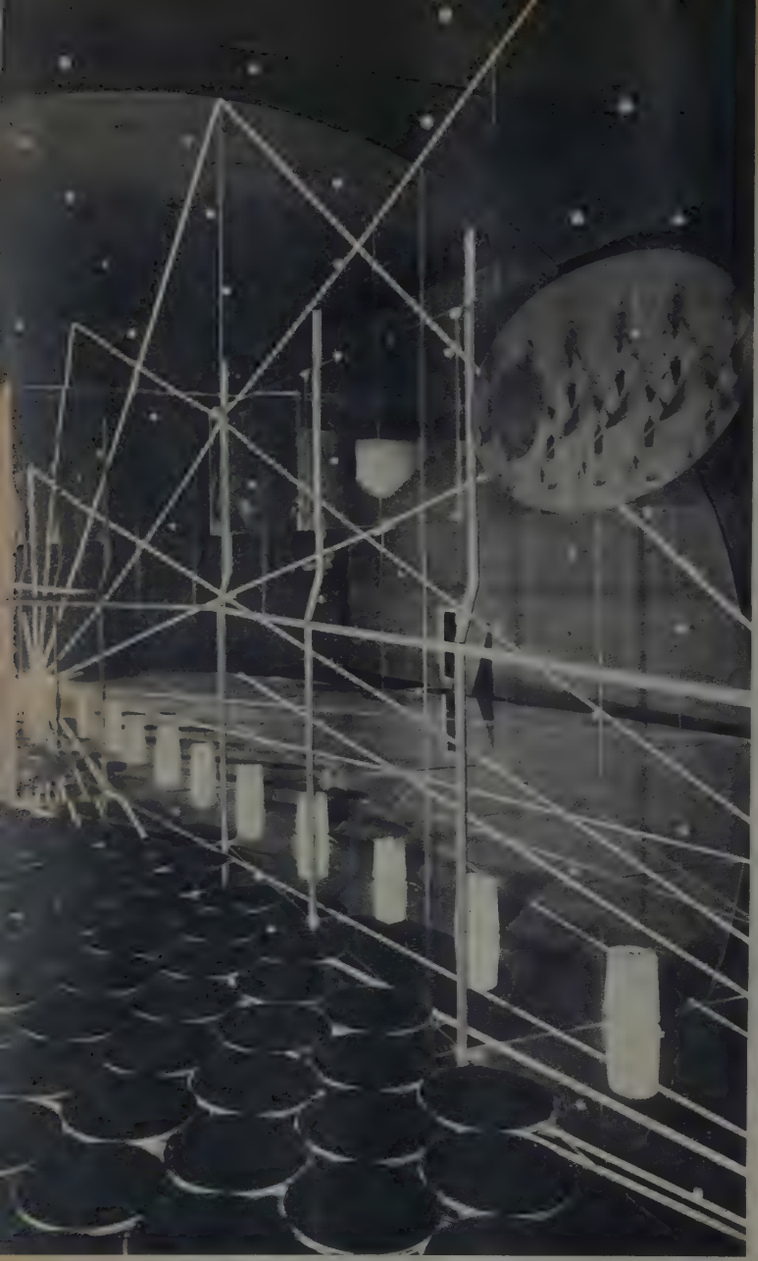
ntre les lignes des ceps cramponnés fortement au sol caillouteux les vendangeurs
'affairent. Il faut faire vite, car un changement de temps peut être désastreux
et causer au dernier moment des pertes sérieuses.

Il y a le tour de main, sans doute ; c'est pourtant un rude effort de renverser
tout le jour dans le fouloir le douil pesant. Mais toute la « troupe » des vendangeurs
est pleine d'entrain et, comme la coupeuse, a le sourire.

« SI DIEU DÉFENDAIT DE BOIRE IL N'AURAIT PAS FAIT
LE VIN SI BON »
Le maréchal de Richelieu.

VENISE

ET LA LÉGENDE DE LA SOIE



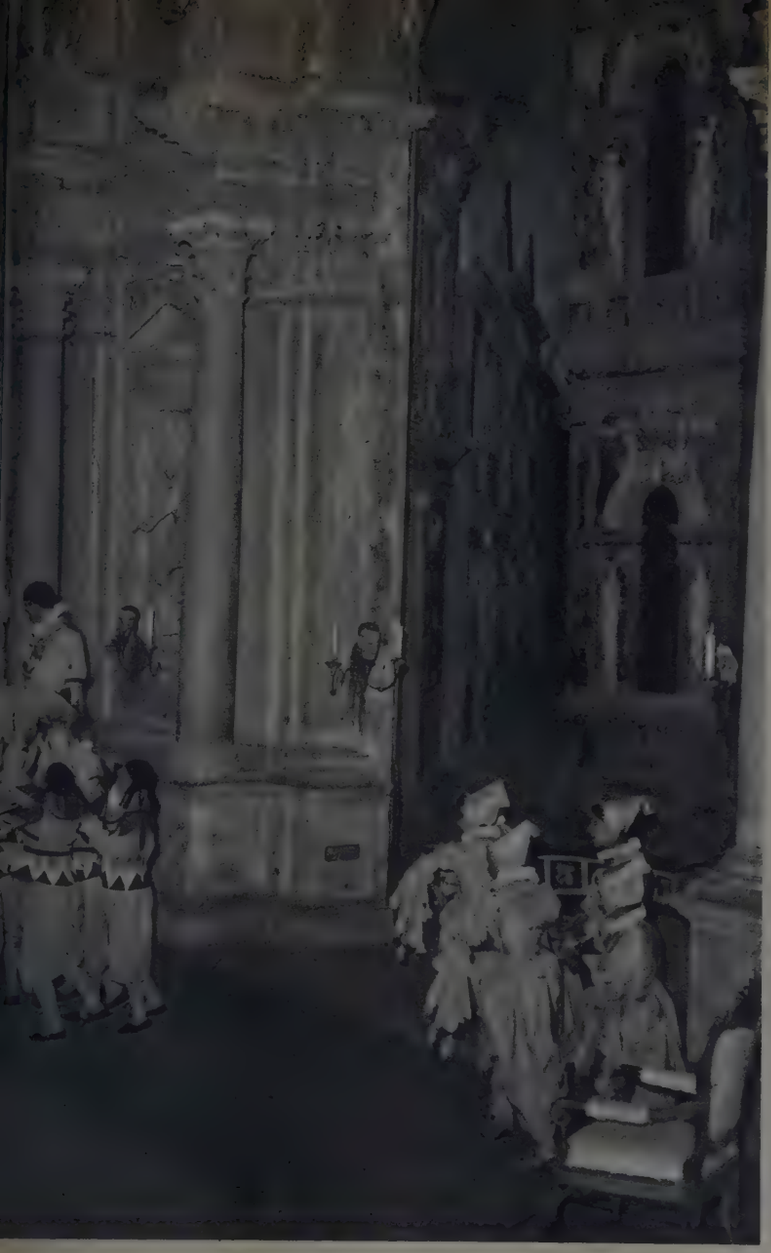
Il n'est guère de thème plus chargé de poésie et plus excitant pour l'esprit que celui de la soie. L'exposition de Venise plonge le visiteur dans un véritable conte des Mille et une Nuits. Aux tissus d'une fabuleuse richesse s'ajoutent quantité d'œuvres d'art qui font cortège à la soie.

Il est de ces mots, de ces idées, de ces sensations qui s'appellent : ainsi le nom, l'idée, la sensation de soie n'habillent-ils pas tout entière et voluptueusement Venise ? Evoquer à Venise l'aventure légendaire et véridique de la soie, c'est une pensée qui semble être née toute seule dans les moirures du Canal Grande. Il y a de cela sans doute, mais aussi quelque chose de plus : elle s'inscrit à sa place dans un vaste plan concerté qui a commencé à se réaliser voilà quelques mois. L'automne dernier, en effet, a été inauguré un Centre international des arts et du costume, dont le propos est l'étude du costume dans ses rapports avec la civilisation. Grâce au mécénat de M. Franco Marinotti, le centre a été installé, avec une magnificence digne à la fois de son objet et de Venise, dans le palais Grassi, qui fait face à la Ca'Rezzonico et lui ressemble comme le reflet classicisé d'une image baroque : Massari y a donné la réplique à Longhena. L'intérieur vient d'être restitué dans son état ancien, et de la cour de marbre glauque où abordent les gondoles on a fait un merveilleux salon rien qu'en la couvrant d'un vélum en cristal de Murano. Lieu de rencontre et de travail, le centre réunit collections et documents, assure des publications, assemble les spécialistes (le premier Congrès du costume vient de s'y tenir), organise enfin des expositions. L'an passé on a donné en manière de prélude, qui suggéra tous les thèmes, une vue cavalière du costume, de la haute antiquité au romantisme. Désormais, c'est un thème unique que, chaque année, on va traiter et approfondir. Il n'en est guère de plus chargé que celui de la soie, aucun qui ébranle à ce point l'imagination : naissance légendaire en Chine, vers l'an 2600, naissance historique treize cents ans plus tard ; et — nous ne sommes encore qu'un siècle avant le Christ — alors s'ouvre la grande route des caravanes, qui, par les déserts de l'Asie centrale et la Perse, débouche sur la Méditerranée ; cependant que le ver à soie, par d'autres chemins, s'évade vers l'Inde et le Japon. Cinq cents ans plus tard, la conquête de l'Occident est commencée. La soie marche avec la lumière : de l'Orient romain elle gagne la Sicile, la Toscane, la Provence, l'Espagne, s'épanouit à Venise, tandis qu'elle fleurit en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Angleterre, du XIV^e^ au XVIII^e^ siècle. Du moins, si l'exposition s'arrête là, l'aventure, elle, n'est pas achevée, malgré la rhodia et le nylon.

Je ne saurais dire — et les photographies n'en révèlent que l'ombre — l'invention, l'éclat, le raffinement, la splendeur d'une présentation à la fois savante, riche d'enseignements, excitante pour l'esprit, et qui ravit comme un conte. Aux brocarts, aux damas, aux velours, dont chaque pièce est une œuvre d'art plus émouvante d'avoir, avec une apparente fragilité, traversé le temps, se mêlent les autres œuvres de l'art — sculptures, peintures, orfèvreries, manuscrits enluminés — qui font cortège à la soie, que la soie a inspirées, où la soie se reflète. La scénographie, où les Italiens sont maîtres, retrace pour notre enchantement les grandes étapes du prodigieux voyage : l'impératrice Lo-Tze, parmi de gracieuses figures couleur de jade et de citron, dévide pour la première fois le fil qui va enlacer le monde ; à travers un portique où les marchands de la Renaissance attendent on voit de grands vaisseaux voler vers une rade dorée comme dans Claude Lorrain ou dans Baudelaire, cependant qu'à nos pieds les étoffes de toutes les nuances de la pourpre et de l'or, rehaussées de touches d'azur et d'émeraude, se répandent d'un coffre florentin d'or rougi. Dans des vitrines, des personnages portent des costumes d'une délicatesse et d'une fraîcheur inouïes. Et la salle française célèbre, autour du *Sacre de Louis XIV*, gobelin vraiment royal, la gloire de Lyon. L'histoire s'achève par un mirage très moderne et qui est comme l'image figée d'un de ces jeux fulgurants inventés par le cinéma : on marche sur des miroirs, sous un « ciel de la soie » dont chaque étoile est un cocon suspendu à son fil invisible.

Cette éblouissante exposition rend soudain sensible comme l'aventure du « fil d'or » est aussi une des grandes aventures de l'esprit humain ; comme ce fil infiniment fragile a, durant plus de trois millénaires, relié entre elles les civilisations ; plus encore : comme la civilisation de la soie revêt, enveloppe presque toujours la civilisation même.

YVES FLORENNE.



FASTES D'AUTOMNE A VENISE

NOCTURNE à cent visages de femmes un peu lourds (on reconnaît leurs types au passage : Carpaccio, Titien, Tintoret, Véronèse, Tiepolo) pris au réseau noir de ses veines, Venise marine continue d'imposer à l'univers sa topographie et ses plaisirs d'exception.

De la fin d'août à la fin de septembre, Venise : Biennale, expositions, films, concerts et fêtes.

Vedettes de cinéma, maharadjahs, banquiers mexicains, mélomanes platinés, Américaines sans voiture mêlés au petit peuple qui, d'âge en âge, sert de fond au tableau de la chronique vénitienne, les cinq parties du monde gravissent et descendent sans se lasser les escaliers ou les perrons de pierre et de brique.

Entre des colonnes blanches et des valets bleus, le palais Grassi, qui offre l'étonnante exposition de la soie dont Yves Florenne vient de parler, déploie les trompe-l'œil de Longhi, le jeu des verres et des marbres.

Tout près, un petit théâtre en plein air, bordé de perspectives multicolores, fait alterner danses de Nyota Inyoka et comédie de Giacinto Gallina, spirituel et lucide tableau de la vie vénitienne, il y a moins d'un siècle, qui s'inscrit à la suite des petits-maîtres.

Entre temps, à la Fenice, Arthur Rodzinsky ouvrait le VI[e] Automne musical en ranimant au violon et à l'orgue les « Quatre Saisons » de Vivaldi, puis, avec des chœurs admirables, le « Magnificat » de Cavalli et la suite d' « Ercole Amante », que Mazarin, amoureux de sa reine, lui commanda, comme d'autres princes confiaient à la couleur le soin de leur gloire ou la transposition fabuleuse de leurs aventures.

La « Cantate contemporaine » de Bela Bartok, le nouveau « Concerto » de Darius Milhaud furent suivis, dans la salle des Philosophes, à la Marciana, bibliothèque renaissante du cardinal Bessarion, par les Quartettes de Hindemith et des exécutions de musique de chambre scandinave ou italienne. Enfin, l'opéra de Malipiero : « la Fable de l'enfant substitué », qui s'allie avec tant d'intelligence aux rigueurs, à l'âpre humour et aux dissonances du texte de Pirandello, reparut avant la « Diavolessa » de Goldoni, brossée à neuf par Luzzati à la manière d'un jeu d'enfants en traits de plume.

Mais le spectacle, c'était aussi la salle, avec ses loges brillantes de girandoles et d'œillets rouges que des visages dans l'ombre animaient soudain. Grandes robes légères comme un été qui ne veut pas finir, smokings ou spencers blancs remplissaient le manège prodigieux avec sa loge centrale clinquante et bosselée de cariatides à la façon des orgues de Barbarie, tournoyant sous un plafond bleu et vert où des Amours de chair fraîche s'élancent en trapézistes à travers le filet doré des guipures tandis que le grand lustre s'éteint comme retombe la dernière fusée d'un feu d'artifice.

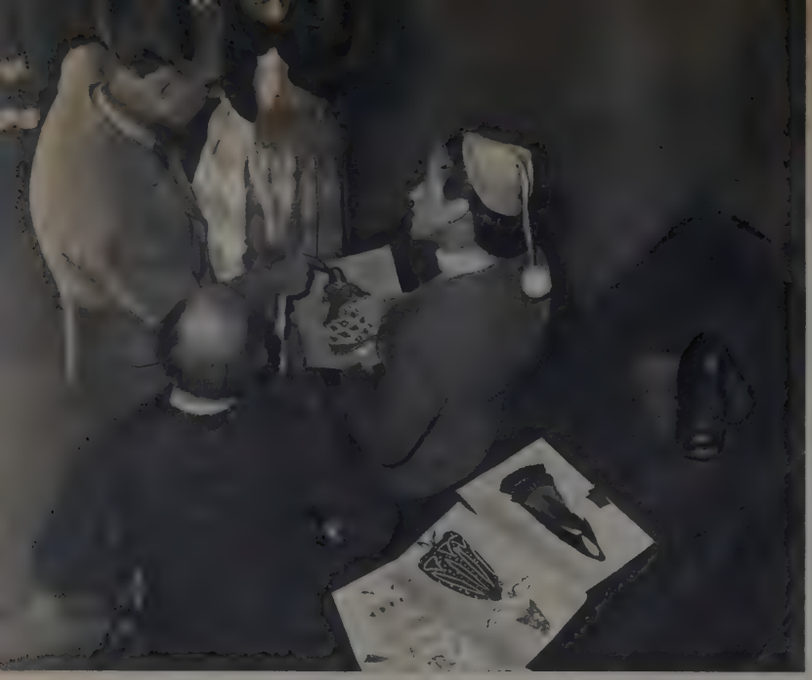
D'autres robes et d'autres spencers blancs s'assemblaient en même temps dans l'île du Lido pour voir les films apportés des quatre coins du monde. Et, dans des jardins, dans des palais, la Biennale, sollicitant tous ceux qui voulaient retrouver l'Espagne avec des Goya rares et fins, la France avec la demi-teinte de ses Corot et l'éclat de plus en plus large et vibrant de ses Dufy, l'Angleterre, l'Italie avec leur expressionnisme et les formes contemporaines d'un art abstrait, la Hollande enfin, dont l'envoi, limité à des graveurs d'une conception puissante et neuve, entourait l'œuvre étrange de Werkman.

Tandis que, le soir, des lueurs rouges ou vertes enflammaient les vieux palais, un beau dimanche les régates historiques ont donné leur spectacle d'eau : « gondolini » et « caorline », les plus fameux rameurs de la lagune maintiennent un sport populaire qui est ici un mode de vivre. En leur honneur, les « Bissone » firent remonter du fond des âges un carnaval qui n'existe guère pour nous que dans les histoires de fées : coques d'argent ou d'or, de violet et d'argent, de pourpre et d'or, d'argent et de rose, d'argent et d'émeraude, de noir et d'or, fleuries de glaïeuls, constellées de citrons amers et de pommes d'amour, portant à leur proue des statues baroques, des sirènes ou des croix, faisant osciller leurs dais étincelants, laissant traîner dans leur sillage des draperies de brocart ou de velours. Et ce n'étaient pas des objets de musée que manœuvraient vigoureusement les rudes équipes, habillées, fût-ce par la tradition, de blanc et d'argent, de capucine et d'or, de cramoisi, de turquoise ou de noir.

La fête à peine finie, du Rialto à la Salute il n'y eut plus de Grand Canal. Les embarcations des spectateurs, rangées jusqu'alors contre les rives, l'avaient recouvert comme un ponton. Et c'était soudain une Venise qui avait perdu son chemin d'eau, sur lequel un peuple léger et allègre se tenait debout, côte à côte, comme s'il eût marché sur la mer.

Jean BAUDRY.

A Vicence, la comédie de Gozzi, « Turandot », a prolongé pour quelques soirs au théâtre de Palladio la féerie de Venise. **Ci-contre, en bas :** acte III de « la Fable de l'enfant substitué », de Pirandello. Musique de Malipiero. Décor de Paulucci.

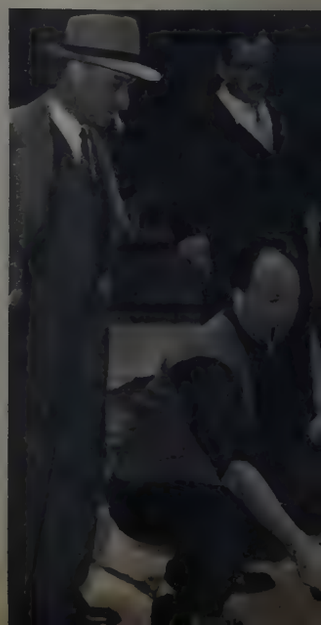


L'une des principales interprètes, M^lle Denise Duval, reçoit les conseils du peintre Yves Brayer. De dos, le compositeur, Michel-Maurice Lévy.

De gauche à droite : l'auteur, le metteur en scène, Louis Musy, le décorateur, Yves Brayer. Derrière, le directeur de l'Opéra-Comique, Louis Beydts, et notre directeur artistique, Marc Réal.
Ci-dessous : Españita Cortez essaie son costume.

DÉCORATEUR, METTEUR EN S
AVEC LE COMPOSITEUR AFIN D

Passionné de l'Espagne, où il a fait de nombreux séjours, Yves Brayer était fort désigné pour créer l'atmosphère d'une œuvre inspirée de Blasco Ibañez et dont M^me Louise Marion, l'auteur du livret, s'est efforcée de conserver le caractère populaire, vibrant et passionné. Yves Brayer a conçu les décors et les costumes



E, INTERPRÈTES TRAVAILLENT ONNER VIE A SON ŒUVRE

« Dolorès » dans une gamme monochrome pour laquelle il s'est souvenu de va et de ses « Caprices ». On voit par nos photographies comment il a réalisé dessein et quelle vigueur il a apportée dans son évocation. **Ci-dessous :** l'artiste montre une maquette à M. Moulène, qui exécute les décors.

REÇUE IL Y A VINGT-CINQ ANS

« DOLORÈS »

SERA LA PREMIÈRE CRÉATION DE LA SAISON 1952-1953 A L'OPÉRA-COMIQUE

Fataliste avant tout, Michel-Maurice Lévy estime que rien ne sert de combattre la destinée.

Quand — il y a un quart de siècle — Louis Masson, alors directeur de l'Opéra-Comique, au soir du succès du *Cloître*, lui commanda « autre chose », il se mit fébrilement au travail et livra, quelques mois plus tard, *Dolorès*, fruit de ses veilles.

P.-B. Gheusi, Georges Ricou, Mariotte, Henri Büsser, directeurs successifs de la Salle Favart, inscrivirent chaque saison l'œuvre sur la liste de celles qui devaient être créées. Cette alternance d'espérances et de déceptions dura vingt-cinq ans !

Un seul directeur : Henry Malherbe, refusa de monter *Dolorès*. Les raisons de ce refus ? Elles demeurent vagues. Néanmoins, en dépit des avis autorisés de ses prédécesseurs, de Georges Hirsch, alors administrateur général de la Réunion des théâtres lyriques nationaux, de Roland Manuel, de Jacques Ibert, de Darius Milhaud, de Claude Delvincourt, membres du comité chargé d'examiner livret et musique, Henry Malherbe tint tête.

A peine nommé administrateur général de la Réunion des théâtres lyriques nationaux, M. Maurice Lehmann accorda à M. Louis Beydts, directeur de l'Opéra-Comique, les crédits nécessaires à cette création, la première de la saison de nos théâtres lyriques.

A ses interprètes Michel-Maurice Lévy, plus connu sous son pseudonyme de Betove, comédien, humoriste et clown musical, a lu l'autre jour le livret de *Dolorès*. Epreuve encourageante. Le texte de Louise Marion est poignant, émouvant, dramatique. Il suit d'ailleurs de très près *Fleur de mai*, le roman de Blasco Ibañez, dont il est inspiré.

Comme nous demandions à Michel-Maurice Lévy si son œuvre comporterait des airs susceptibles de contribuer à sa popularité, il nous répondit, mi-consterné, mi-ironique :

« Celui qui songe à un air n'est pas digne de se parer du titre de compositeur, fût-il Stravinski, Prokofiev ou Bartok. Il n'y a plus d'échos du cœur, plus d'amour. Tout est cérébral, scientifique, et c'est pour cette raison même qu'il n'y a plus d'airs, l'air étant une déclaration d'amour. Cependant la prière de Rosario et les danses populaires seront de nature à émouvoir. Si j'avais introduit un air dans *Dolorès* j'aurais risqué de me voir traiter de compositeur antédiluvien ! L'air est, en effet, considéré comme un ennemi de l'art musical. Concevoir un air, c'est, aux yeux de certains, attenter à l'esthétique de l'art lyrique.

» Je m'empresse d'ajouter, cependant, que l'absence de refrains n'implique pas que la musique de *Dolorès* soit abstraite et ne s'adresse qu'à une élite. Erreur ! Cette histoire d'amour, car c'en est une, vise à éveiller la sensibilité des publics les plus divers. »

M. Yves Brayer, qui a vécu spécialement en Espagne ces mois derniers, a su transposer sur la scène de l'Opéra-Comique l'intensité, la chaleur, l'atmosphère religieuse et ardente d'une fête populaire espagnole à Valence.

« J'ai traité ce sujet en noir et en blanc, nous explique-t-il en commentant ses maquettes. Je souhaite que la gamme monochrome de mes décors et de mes costumes fasse songer à l'esprit des *Caprices* de Goya. »

Tandis qu'à une répétition M. Pierre Dervaux dirige la partie musicale, que M. Louis Musy s'ingénie sur un faible espace à donner à la fois l'impression d'immensité et de densité de foules grouillantes, colorées, fiévreuses, passionnées, et que M. Louis Beydts semble se laisser aller à un doux bercement tout en prenant, ici et là, des notes qui, plus tard, deviendront de pertinentes suggestions ou des corrections, dans la pénombre, assis, Michel-Maurice Lévy semble vivre un rêve :

« Ce sont des heures inespérées, je suis dans le nirvâna », confesse-t-il à quiconque l'approche.

Fait rare, tous les interprètes (Hélène Bouvier, Denise Duval, Margaret Mas, Españita Cortez, Marguerite Legouhy, Christiane Gaudel, René Bianco, Georges Noré, Jean Vieuille, Gabriel Jullia) sont satisfaits de leurs rôles.

L'euphorie du succès les habite déjà. Serait-ce une des formes de la foi ? Oui, sans doute.

René Brunschwik.

APRÈS LA DISPARITION DE LA « SIBYLLE »

INTERVENTION RAPIDE, TEMPS FAVORABLE ET IMMERSION A MOINS DE 60 MÈTRES

CONDITIONNENT LE SAUVETAGE DES ÉQUIPAGES SOUS-MARINIERS

PARMI toutes les catastrophes qui émeuvent l'opinion publique, les tragédies de la mine et les disparitions de sous-marins en plongée ont toujours été celles qui ont le plus frappé la foule. Il semble inhumain de travailler à des centaines de mètres sous terre ou de naviguer sous l'eau ! L'imagination évoque avec terreur la lente et poignante asphyxie, dans la nuit, des mineurs bloqués dans une galerie et celle des marins enfermés dans un compartiment demeuré étanche. Nous vivons toujours dans le souvenir du drame de Courrières et de ceux des trois sous-marins *Farfadet, Lutin* et *Pluviôse* coulés bien avant 1914, à une époque où ces bâtiments, encore dans l'enfance, s'éloignaient assez peu des côtes. Tous les trois disparurent par moins de 30 mètres de fond, à proximité de Bizerte et de Calais. Chaque fois on put repérer rapidement l'épave et la relever dans un assez court délai, mais trop tardivement pour qu'il fût possible de retrouver des survivants. Depuis trente ans sept sous-marins français ont disparu en temps de paix : le *Vendémiaire* (1912), le *Calypso* (1914), l'*Ondine* (1926), le *Prométhée* (1932), le *Phœnix* 1939), le « *2326* » (1946), la *Sibylle* (1952) ; mais tous ont coulé par grands fonds — plus de 100 mètres — et dans des conditions qui permettent de penser que l'équipage a été noyé instantanément lorsque le bâtiment disparu naviguait en plongée, ce qui n'a pas toujours été le cas. Remarquons aussi que sur ces dix sous-marins quatre ont été abordés et que six seulement ont coulé par suite d'accidents inhérents à la nature même de ce type de bâtiment. Il faut donc souligner la rareté des catastrophes de sous-marins, car dans le même temps des dizaines de milliers de plongées ont été effectuées chaque année dans toutes les marines du monde. Aujourd'hui une plongée en sous-marin n'est pas une aventure hasardeuse ; elle présente plutôt moins de risques qu'un voyage en avion, voire une promenade en automobile sur certaines routes de France, par un beau dimanche d'été ! Tout comme un avion, un sous-marin est, cependant, un engin compliqué et délicat, que l'on confie toujours à un équipage d'élite, ne comprenant que des spécialistes soigneusement formés ; sa sécurité dépend donc à la fois de la technique, de la manœuvre et de l'entraînement.

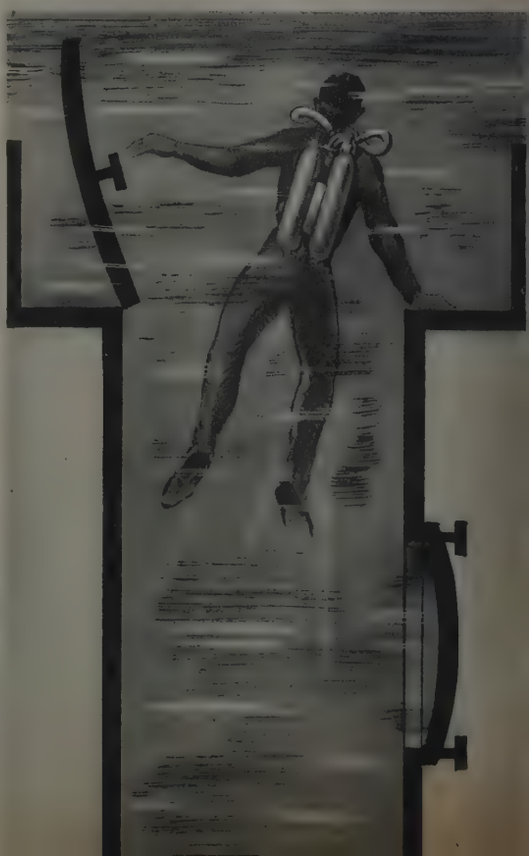
La *Sibylle* avait été complètement refondue dans un chantier anglais avant de passer, il y a quelques mois, sous pavillon français ; elle appartenait à un type jugé assez réussi pour que, depuis 1938, l'Amirauté l'ait reproduit à cinquante-huit exemplaires, et la marine britannique dispose encore d'une quinzaine de bâtiments de cette série. Il reste que, comme pour tout matériel, une défaillance imprévisible d'un appareil, une fausse manœuvre d'un membre de l'équipage peuvent parfois occasionner à bord d'un sous-marin une voie d'eau d'autant plus difficile à arrêter que la profondeur atteinte en plongée est plus grande ; la pression de la mer sur la coque s'accroît, en effet, d'un kilo par centimètre carré pour chaque dizaine de mètres d'immersion.

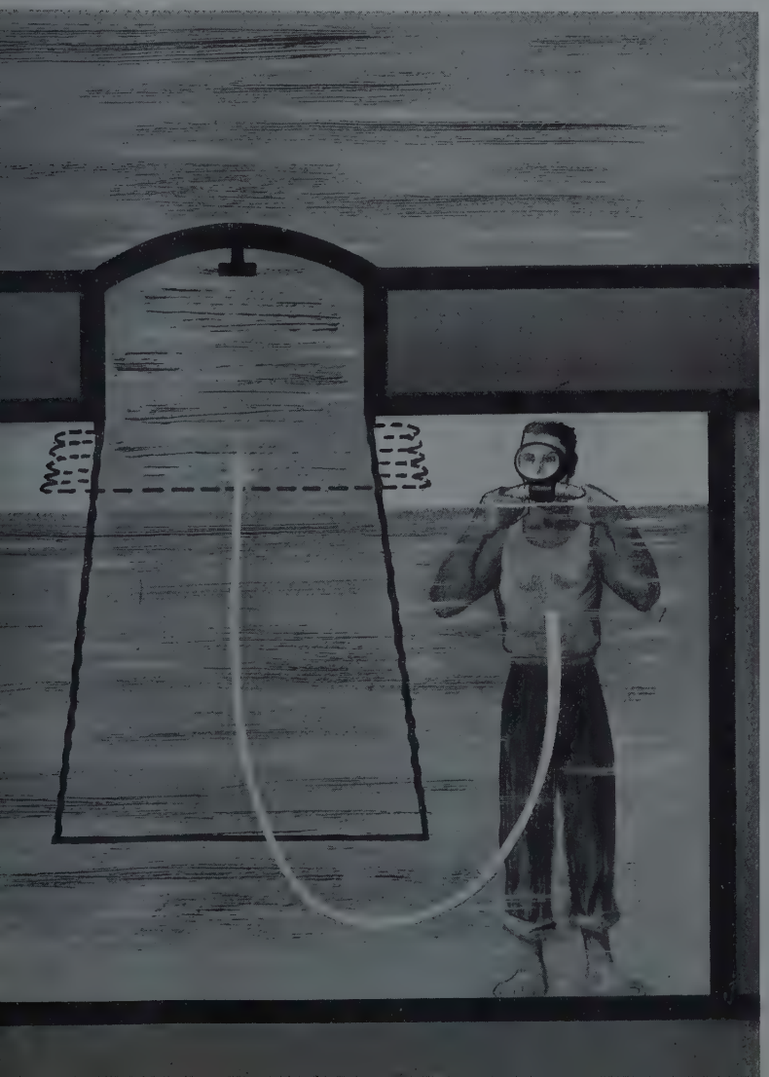
Parmi les causes intérieures d'accident possibles on cite l'incendie par court-circuit, l'explosion du mélange détonant produit par le dégagement d'hydrogène des accumulateurs avec l'oxygène de l'air, l'explosion d'un réservoir à air comprimé, une rentrée d'eau provenant du schnorchel, d'un tube lance-torpilles, d'un panneau mal fermé, ou encore de la rupture d'un joint de coque. On peut aussi envisager une fausse manœuvre ou, plutôt, le bloquage des barres de plongée en pointe négative. Contre toutes ces causes d'accidents des précautions sont prises, bien entendu, pour en limiter les conséquences ; mais les incidents peuvent se présenter dans un temps très court et, si la réaction n'est pas instantanée, entraîner le sous-marin à une profondeur qui dépasse la limite de résistance de la coque. Celle-ci se disloque alors sous la pression, et c'est probablement ce qui est arrivé à la *Sibylle*, disparue par fonds de 700 à 800 mètres.

L'ÉTUDE des accidents survenus aux sous-marins dans les diverses marines du monde montre que, de toute façon, l'équipage d'un sous-marin coulé par plus de 60 mètres de fond n'a pratiquement aucune chance d'être sauvé ou de pouvoir se sauver avec les moyens disponibles du bord. On peut, évidemment, objecter le cas du *Squalus*, grand sous-marin américain coulé en mai 1939 par 73 mètres de fond et dont on put ramener à la surface trente-trois hommes sur les cinquante-neuf qui étaient à bord. Mais du *Squalus* on peut dire qu'il est l'exception confirmant la règle et que ses survivants eurent toutes les chances... L'épave du sous-marin fut, en effet, découverte trois heures à peine après qu'il eut

L'appareil individuel Cousteau, dont nous avons déjà parlé dans notre étude du 20 septembre dernier sur les techniques nouvelles de sauvetage en mer, assure, en cas de catastrophe sous-marine, une remontée extrêmement rapide.

La photographie sous-marine **ci-dessus** montre deux marins anglais sortant du kiosque d'un sous-marin après utilisation du « sas ». L'appareil individuel Davis dont ils sont munis se place sur la poitrine. Que ce soit le système du « sas » (marines anglaise et américaine), **à gauche**, ou celui de la « jupe télescopique » (marine française), **à droite**, il s'agit de réaliser une sorte d'écluse à l'intérieur de la coque épaisse du sous-marin, ce qui permet, par une opération en deux temps, de sortir de celui-ci après avoir équilibré les pressions à l'intérieur et à l'extérieur.





coulé. Un arsenal était à proximité avec de puissants moyens, et notamment une des cinq « cloches » de sauvetage dont la marine américaine disposait alors, sorte de caisson étanche que l'on fait descendre et remonter le long d'un câble de guidage et qui peut se fixer sur un panneau de sous-marin. L'une d'elles put être rapidement posée sur le panneau du compartiment où s'étaient réfugiés les survivants, *parce que le bâtiment reposait droit sur le fond et que la mer était calme* ; ceux-ci purent être remontés en cinq voyages dans les trente-six heures qui suivirent l'accident : il était temps, les appareils de renouvellement d'air commençaient à ne plus fonctionner et l'asphyxie menaçait.

Quelques heures de retard dans la découverte du sous-marin disparu, une mer agitée, l'épave plus ou moins fortement inclinée, comme il arrive souvent, on peut douter que la cloche eût été mise en place aussi vite et qu'il eût été possible de la descendre aussi souvent dans le même délai. D'autre part, sans cette cloche il est à craindre que le nombre des victimes n'eût été beaucoup plus grand. Quelques-uns des marins du *Squalus* seraient peut-être sortis de l'épave par le « sas » du sous-marin ; mais 73 mètres constituent une grande profondeur pour des poumons humains, même lorsqu'ils sont protégés par les appareils respiratoires individuels du type Momsen dont l'équipage était pourvu ; les marins auraient-ils réussi à remonter en surface assez doucement pour ne pas courir le danger d'une décompression trop rapide ? Il est permis de se le demander.

Rapidité d'intervention, circonstances météorologiques favorables sont donc deux conditions quasi indispensables pour le sauvetage de l'équipage d'un sous-marin, et cela quels que soient, d'autre part, les moyens extérieurs et intérieurs disponibles. Dans toutes les marines il existe un ou des bâtiments équipés avec une chambre de décompression, du matériel permettant d'établir une liaison avec les survivants et de pomper de l'air frais dans la coque. Encore faut-il que l'épave repose à une profondeur accessible pour un scaphandrier, et c'est là qu'intervient cette profondeur limite déjà mentionnée, qui est d'environ 60 mètres.

Aujourd'hui, pour évacuer des hommes d'un sous-marin coulé, on compte surtout sur l'emploi des appareils de sauvetage individuels : le Momsen américain, le David anglais, le Draeger allemand, le Cousteau-Gagnan français, les hommes s'échappant par un « sas » ou au moyen de la « jupe télescopique ». On a pratiquement renoncé à la « cloche » depuis que l'accident du *Squalus* a montré que son emploi n'avait été possible qu'en raison des circonstances particulièrement et, pourrait-on dire, presque anormalement favorables qui s'étaient présentées le 23 mai 1939.

On a, de même, renoncé aux « ascenseurs » sous-marins dont la marine italienne a expérimenté deux dispositifs présentés par les ingénieurs Rossini et Arturo Genova. De même que pour la « cloche », leur emploi requiert un aplomb parfait de l'épave.

Les appareils de sauvetage individuels ont fait leurs preuves en diverses circonstances. Ils sauvèrent six hommes lors de la disparition du sous-marin anglais *Poseidon*, coulé dans les mers de Chine par 35 mètres de fond en 1931 ; quatre hommes du *Trident* — un anglais également — coulé par 40 mètres de fond pendant ses essais, avec cent trois hommes à bord, en juin 1939 (il y avait une quarantaine de passagers embarqués pour les essais...). Ils furent encore utilisés avec succès en 1950, lorsque le *Truculent* — anglais lui aussi — naviguant de nuit en surface dans l'estuaire de la Tamise, fut abordé. Il va de soi que les équipages des sous-marins sont entraînés à l'emploi des appareils individuels. Une de nos illustrations reproduit le caisson d'entraînement utilisé par la marine britannique à Portsmouth. En France ces questions d'entraînement et de sauvetage du personnel des sous-marins sont suivies par le Groupe d'études et de recherches sous-marines (G. E. R. S.), qui fonctionne à Toulon et qui dispose d'un bâtiment spécialement aménagé, l'*Ingénieur-Elie-Monnier*. De même, tous nos sous-marins sont, en principe, dotés de la « jupe de sauvetage » sous les panneaux d'accès aux compartiments avant et arrière et au kiosque. Le kiosque est également aménagé pour pouvoir servir de « sas » d'évacuation du poste central. Mais, répétons-le, quelles que soient les circonstances, quels que soient les moyens mis en œuvre, pas plus de 60 mètres de profondeur et repérage rapide de l'épave...

Le renflouement de l'épave est toujours une opération longue et difficile ; les quelques sous-marins dont la coque a été relevée n'ont refait surface qu'au bout de plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Il faut, en effet, soulever et déplacer une masse inerte de 1.000 à 3.000 tonnes, et parfois envasée.

L'opinion doit, en tout cas, savoir que la sécurité du sous-marin est un constant problème pour les ingénieurs et les équipages qui s'occupent de ces bâtiments ; ils y sont d'ailleurs les premiers intéressés. Mais il faut aussi se souvenir qu'un sous-marin est un engin de guerre : son emploi suppose toujours un risque parce que les conditions militaires de son utilisation priment les autres. Nous n'hésitons pas à écrire que, le goût du sensationnel aidant, certains journaux ont émis des avis bien peu autorisés sur la disparition de la *Sibylle*, sur le prétendu mauvais état du bâtiment, sur l'insuffisance d'entraînement et la cessation trop rapide des recherches. Pour éviter ces erreurs, nous pensons que les services officiels devraient davantage tenir compte des nécessités de l'information ; la presse d'aujourd'hui est une maîtresse terriblement exigeante, et il faut vivre avec son temps. L'idée de ce qu'on appelle les *public relations* doit faire son chemin tant dans les affaires privées que pour les services de l'Etat, et il y a de grands progrès à faire dans ce domaine.

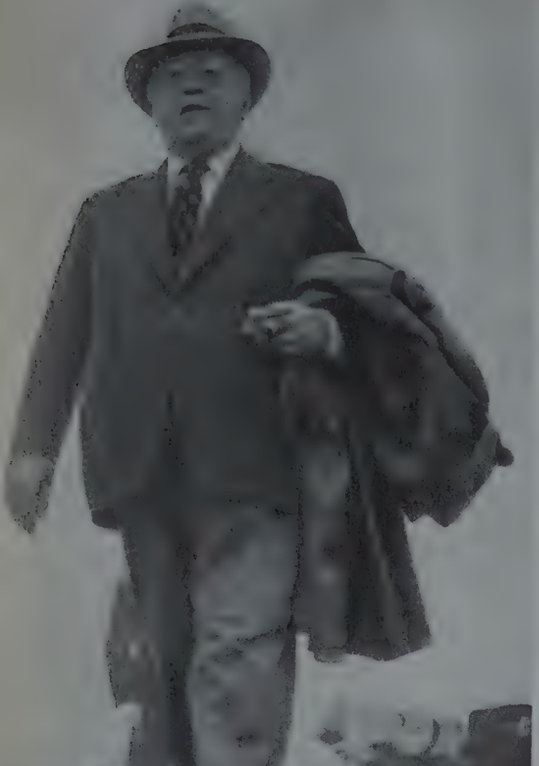
Henri Le Masson,
de l'Académie de Marine.

A PLUS DE 80 ANS LE PRÉSIDENT ALBER

Les populations africaines demeurent fidèlement attachées à la France

DIT-IL A SON RETOUR

PAR PIERRE DENOYER



A l'heure où tant de convoitises se portent sur l'Afrique française, la longue randonnée du président Albert Sarraut, les constatations qu'il a pu faire, l'accueil chaleureux qu'il a reçu des populations ne nous apportent pas seulement un heureux réconfort. C'est aussi une sévère leçon pour tous ceux qui auraient la tentation d'éliminer la France de son prolongement africain.

Président de l'Assemblée de l'Union française, M. Albert Sarraut vient de rentrer à Paris après un voyage d'un mois à travers l'Afrique noire française. Pendant quatre bonnes semaines, presque toujours en avion et à raison parfois de deux ou trois escales par jour, il a parcouru de part en part l'Afrique équatoriale et le Cameroun.

L'objet de son voyage était double. Comme il l'a répété maintes fois aux populations autochtones venues l'accueillir, il apportait, « avec le salut de l'Assemblée de l'Union française, le témoignage de l'estime et de l'affection que la France entend prodiguer à tous ses enfants ». D'autre part, ce « voyage d'information » devait lui permettre de voir le résultat des efforts considérables accomplis depuis cinq ans, tant dans le domaine des travaux publics qu'en matière culturelle et sociale.

Parti d'Orly le 19 août, ayant survolé Alger, le Sud-Algérien et le Sahara, il s'arrête d'abord dans la capitale du Tchad, à Fort-Lamy.

Au milieu d'un grand rassemblement d'indigènes et d'Européens, lors d'une cérémonie au cours de laquelle il passe les troupes en revue et remet des décorations, il salue, à côté du commandant Lamy et de ses compagnons, deux des héros aujourd'hui disparus du ralliement des territoires d'outre-mer à la France libre, le gouverneur Eboué et le maréchal Leclerc.

Toute la nuit Fort-Lamy vibra au son des tam-tams, et les Noirs dansaient encore quand, à 7 heures le lendemain, le président partait pour Largeau, au nord, centre économique du Borkou.

Le jour suivant, à Abecher, cinq mille cavaliers, vêtus de costumes éblouissants, se livraient au jeu pacifique de la fantasia en l'honneur du « pèlerin de l'Union française ». Celui-ci remettait un burnous au sultan du Ouadaï et un sabre d'honneur au sultan du Darmata. Outre l'école régionale et l'hôpital, il tint à visiter le centre vétérinaire, car Abecher est appelé à devenir un des grands marchés pour la viande, encore si rare dans une bonne partie de l'A.-E. F.

Puis viennent le tour de Fort-Archambault, où il se rend compte des progrès de la culture du coton, et de Bangui. Il inspecte les chutes de Boali, qui produiront les 6.000 kilowatts nécessaires à l'usine cotonnière et aux besoins d'énergie électrique de Bangui.

Le 25 août il visite Berberati, le centre le plus important de la production du diamant en A.-E. F. et centre non moins important des cultures de café.

Brazzaville l'accueille ensuite par une salve de quinze coups de canon. Il y retrouve son fils et sa belle-fille. Il visite l'hôpital, le centre de rééducation des Africains atteints de poliomyélite, le centre de stomatologie, le centre chirurgical, l'Institut Pasteur. Il assiste à une messe dans la basilique de Sainte-Anne du Congo, dépose une gerbe sur la stèle élevée à la mémoire du colonel d'Ornano. Il intronise le premier président de la cour d'appel d'A.-E. F., visite des centres culturels. Il se rend aussi au barrage en construction sur le Djoué, affluent du Congo. Long de 185 mètres, ce barrage produira 120 millions de kWh par an. « Il faudrait que la métropole connaisse mieux vos efforts et leur réussite », disait M. Sarraut, admiratif, à ses interlocuteurs. Avant de quitter la capitale de l'A.-E. F., il inaugurait le central téléphonique, le troisième dans l'Union française d'outre-mer.

Le président Sarraut ne pouvait venir si près du Congo belge sans répondre à la cordiale invitation du gouverneur général, qui venait le chercher le 1er septembre sur sa vedette. Ce fut une journée d'amitié franco-belge sous le soleil équatorial.

Dès le surlendemain l'avion le déposait à Loudima, où on lui montrait dans diverses stations pilotes des cultures d'arachides, du riz, et des essais d'acclimatation de la canne à sucre. Ensuite il se rendait à Madingou, près de la station de Nkenké, où l'Institut de recherches des cotons et textiles possède des laboratoires et des champs de culture de diverses plantes textiles.

C'est à 15 kilomètres de Madingou qu'une quinzaine de maquisards de l'Aube ont fondé en 1947 une intéressante entreprise agricole coopérative. Avec quelques tracteurs, fournissant eux-mêmes le travail manuel, ils ont réalisé le centre d'Aubeville : 7 hectares de cultures potagères (qui fournissent à Brazzaville une partie de ses légumes frais), une porcherie modèle, un atelier de menuiserie fabriquant des meubles simples.

Après avoir salué ces paysans et ces ouvriers de l'Aube, M. Sarraut, voyageant par wagon spécial sur le Congo-Océan, s'arrête à Dolisie, centre administratif de Niari, où l'on étudie les propriétés de différentes races bovines et où l'on cherche à produire une partie des 100.000 tonnes de jute que la métropole importe de l'étranger.

Puis le voici à Pointe-Noire, une des plus belles cités de l'A.-E. F. Il remet des cadeaux à des rois locaux, visite les installations portuaires. La municipalité a décidé de donner le nom d'Albert Sarraut à une de ses artères, car c'est un décret signé par lui en tant que ministre de l'Agriculture, en 1921, qui fut le point de départ du Congo-Océan. Le chemin de fer a donné une importance croissante à la ville : Pointe-Noire est depuis 1950 le chef-lieu du territoire du Moyen-Congo.

Hôte de Mgr Fauvet, vicaire apostolique de Pointe-Noire, à la mission catholique de Loango, M. Sarraut prend connaissance de diverses pièces d'archives de la mission Brazza, qui avait abordé l'Afrique en ce point.

Poursuivant sa route par avion vers le Gabon, M. Sarraut visite rapidement, à Lambaréné, l'hôpital maintenant célèbre de ce médecin doublé d'un apôtre qu'est le docteur Schweitzer. Il s'arrête le même jour à Port-Gentil, débarque le soir à Libreville. Là il passe les troupes en revue, remet des décorations, pose la première pierre d'un nouveau môle dans le port, puis part pour la forêt gabonaise. Il admire la puissance de la végétation, le courage, la force, l'intelligence des forestiers qui alimentent les usines de contre-plaqué. De retour, il traverse le quartier autochtone, dont la population est fière d'être française depuis cent huit ans. Il visite une exposition de peinture et, au cours d'une réception où sont invitées les personnalités métropolitaines et locales, il assiste à la « Maringa », danse pittoresque et spéciale à Libreville, qui combine les rythmes africains et les figures de danses de la vieille France.

Quittant alors l'A.-E. F., le président Sarraut part pour le Cameroun, où il sera reçu et accompagné par le docteur Aujoulat, secrétaire d'Etat à la France d'outre-mer. Il arrive par avion le 9 septembre à Yaoundé, la ville aux sept collines, bien aérée, saine, où le Cercle municipal est rebaptisé cercle Albert-Sarraut en son honneur. Quelques jours plus tard le voilà à Douala, inspectant le wharf bananier et les travaux d'extension du port, le centre pratique de formation ouvrière et goûtant même le plat du jour dans un restaurant populaire.

Le 14 septembre un train spécial le conduit à Penja, dans une région volcanique, autrefois inculte, qui est aujourd'hui couverte de bananiers sur plusieurs milliers d'hectares. Puis, à travers des plantations de caféiers et de cacaoyers, il poursuit sa route. Dans les gares les populations sont massées pour l'acclamer. Il arrive à Nkgongsamba, où une foule considérable s'est rassemblée au son des balafons et des fifres. Conseiller de l'Union française, M. Kemajou lui exprime la reconnaissance de la population camerounaise pour l'œuvre accomplie par la France dans ce pays.

Et de nouveau le pèlerin reprend la route. Arrêt à Dschang, station climatique à 1.400 mètres d'altitude, où fleurissent les roses, les violettes, les œillets. Des bouquets lui sont offerts. Puis voici Foumban. Le sultan du lieu donne dans son palais une fête en son honneur. Des guerriers en costume d'apparat exécutent des danses. Le lendemain, fantasia.

Nouveau départ, par avion cette fois, et arrivée à Garoua, dernière étape du voyage camerounais. Là comme partout, réceptions et visites, auxquelles s'ajoutent danses folkloriques et fantasias de guerriers revêtus d'armures et de cottes de mailles.

Enfin, le 19 septembre, commence le voyage de

ARRAUT VIENT DE PARCOURIR L'AFRIQUE NOIRE EN 31 JOURS

Ci-dessus : à Poto-Poto M. Albert Sarraut associe l'Union française à la commémoration des trois journées du 26, 27 et 28 août 1940, « les Trois Glorieuses », qui ont marqué le ralliement de l'A.-E. F. à la France libre. — Au cours de sa randonnée le président de l'Assemblée de l'Union française a visité le Tchad, l'Oubangui-Chari, le Moyen-Congo, le Gabon et le Cameroun. — **Ci-dessous, à gauche :** M. Albert Sarraut décore le chef traditionnel des pêcheurs de Brazzaville ; **à droite :** au cœur de la forêt gabonaise le président visite un chantier de forestier.

« J'aurais succombé à la fatigue si je n'avais été réconforté, chaque jour, chaque heure, par l'accueil des populations, par le spectacle exaltant de la grande œuvre accomplie par le régime français en collaboration avec les Africains. »

retour. Après un arrêt à Tamanrasset, au Hoggar, et à Alger, le président Sarraut revient à Paris.

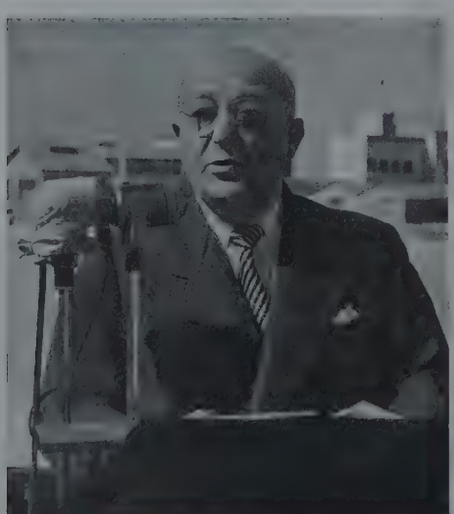
A son arrivée à Orly, au terme de ce voyage, il a donné brièvement ses impressions dominantes : « Les populations africaines demeurent fidèlement attachées à la France, dit-il. J'ai constaté que souvent les autochtones souhaitaient élever des Blancs à la présidence d'assemblées territoriales. La situation morale des pays que j'ai traversés est meilleure que je ne le pensais. Je suis fier, comme Français, de constater l'effort de tous mes compatriotes, industriels, colons, fonctionnaires, ouvriers. L'effort qui a été fait l'a surtout été par des jeunes énergiques et courageux, des jeunes qui ont la foi. »

Il ajoute aujourd'hui, en manière de conclusion : « Je voudrais que cet effort gigantesque, la leçon d'énergie et de travail qui nous est donnée là, tous les Français les connaissent. »

L'équipement des nouveaux môles du port de Lavéra et, dans le fond, les trois pétroliers qui furent vidés de leur cargaison à l'aide de puissantes pompes.

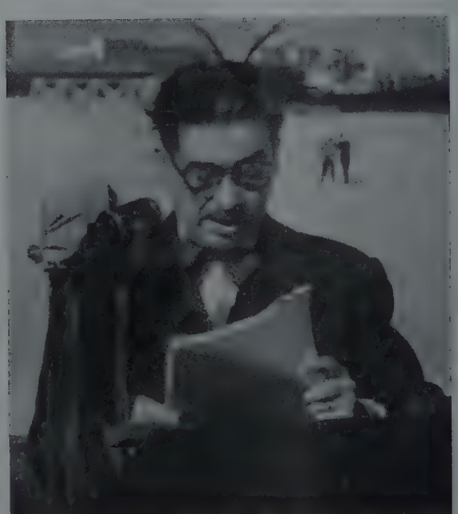
LE PORT PÉTROLIER DE LAVÉRA

L'ACHÈVEMENT de la première étape des grands travaux entrepris au port pétrolier de Lavéra par la Chambre de commerce de Marseille et les ponts et chaussées vient d'être officiellement consacré. Comme nous l'avons déjà exposé, ces travaux doivent faire de l'étang de Berre, où sont installées les raffineries de Shell-Berre et de la Compagnie française de raffinage, un des plus importants centres de raffinage d'Europe. Inaugurés en présence de M. Martinaud-Deplat, garde des Sceaux, les deux premiers môles géants seront en mesure de recevoir des navires de 40.000 tonnes. Ils sont équipés de canalisations reliées à des réservoirs d'une capacité de 250.000 mètres cubes et complétés par un réseau de pipe-lines. Le trafic du port de Lavéra, qui a atteint en 1951 9.700.000 tonnes d'hydrocarbures, sera certainement dépassé en 1952.



M. Martinaud-Deplat, qui représentait le gouvernement à la cérémonie d'inauguration.

Photographies M. de Renzis et Leloir-Shell.



M. Rogliano, président de la Chambre de commerce de Marseille, prononçant son discours.

L'OPINION D'YVES GANDON SUR SANS CÉRÉMONIE

UNE charmante écervelée, Patricia Monestier, se refuse à épouser le milliardaire Antoine Brevin, dont les tempes grisonnent et qui a toutes les apparences d'un sot en trois lettres. Son père, Léonard, a édifié à la force du poignet une solide fortune. Sa mère, Cynthia, adore fille et mari, mais a une tête d'oiseau. Tous deux souhaitent le mariage de Patricia avec le sot doré sur tranche. Pour échapper à ce destin funeste Patricia fait passer une annonce dans les journaux pendant une absence de ses parents et engage comme mari un aventurier sympathique, Simon Guilbaud. Quand les parents sont de retour, elle exhibe le pseudo-époux et un faux livret de mariage. Les appointements de Simon sont de 100.000 francs par mois. Pourquoi pas ? Léonard Monestier rugit et ferait sans doute du vilain si une affaire plus grave ne menaçait de l'acheminer à la ruine. Cynthia a rencontré près de la Bourse un aigrefin qui lui a vendu un gisement de pétrole situé aux sources de l'Orénoque. Entendez bien qu'elle a, pour ce faire, vendu un énorme paquet d'actions appartenant à son mari, dont elle a imité la signature. Les auteurs du Boulevard croient décidément les agents de change bien naïfs ! Bref, Léonard Monestier, affolé, ne pense qu'à revendre l'hypothétique pétrole ; il ne voit, pour se laisser plumer, que le richissime Antoine Brevin et, comme il a expédié son fils Paul en Amérique du Sud, il fait passer Simon Guilbaud pour celui-ci et ordonne à sa fille de faire des mamours au milliardaire. Voilà l'exposition, et vous êtes bien difficile si vous ne la trouvez pas limpide.

Hélas ! Voici que survient le vrai fils, Paul, un redoutable hurluberlu, avec une incandescente Vénézuélienne, Palma Diamantino. Antoine Brevin achètera-t-il ou n'achètera-t-il pas ? Palma se jette au cou de Simon, Patricia en dépérit de jalousie, et c'est, pendant deux actes, un chassé-croisé à l'issue duquel on ne sait plus si le gisement de pétrole est vrai ou faux, mais qu'importe ! La Vénézuélienne est, en réalité, une entraîneuse de Montmartre, elle enlève le milliardaire ; le pseudo-frère de Patricia deviendra le vrai mari de celle-ci, et tout le monde sera content.

MM. Jacques Vilfrid et Jean Girault, responsables de cette intrigue compliquée, ne manquent pas d'imagination et trouvent des situations drôles dans leur absurdité méditée. Feydeau faisait mieux, Scribe aussi, mais, à la rigueur, ils pourraient ambitionner les lauriers de Louis-Benoît Picard ou de Dupaty, qui furent tous deux membres de l'Académie française. On ne leur en veut pas de ne s'embarrasser ni de vraisemblance ni de psychologie. Ce qui gêne le plus dans leur piécette sans cérémonie comme sans prétention, c'est la facilité, pour ne pas dire la vulgarité du dialogue. Le bon Rip, qui donna, entre les deux guerres, au théâtre Daunou, une de ses plus célèbres revues, *Par le temps qui court*, pouvait s'offrir le luxe d'une désinvolture de bon ton : il était et restait toujours un lettré. MM. Jacques Vilfrid et Jean Girault ont le tort de croire qu'une situation d'un gros comique peut suffire à tout. De Capus, de Flers et Caillavet à ces joyeux garçons, quelle chute ! Peut-être apprendront-ils un jour que le rire gagne à être de bon aloi.

Sans Cérémonie est assez bien joué par Claude Gensac, mousseuse et acidulée, par Claude Maurier, capiteuse à souhait, par Maria Mascelli, gentiment évaporée, par Jean Paqui, Jean Ozenne, Philippe Nicaud et surtout par Louis de Funes, qui campe une silhouette cocasse de valet goguenard et compassé.

Simone Berriau a le sourire, Marcel Achard rit derrière ses lunettes : Bernard Blier a bien mérité des « Compagnons de la Marjolaine ». **Ci-contre,** Henri Bernstein entre Danielle Darrieux et Raymond Pellegrin.

ON OUVRE... ET ON FERME

PAR MARCEL IDZKOWSKI

LES trois coups sont frappés. La Grande Saison théâtrale de Paris a pris un brillant départ avec *Evangéline*, d'Henri Bernstein, et *les Compagnons de la Marjolaine*, de Marcel Achard, dont Yves Gandon entretiendra nos lecteurs dans notre prochain numéro. Le Tout-Paris a été heureux de se retrouver à ces deux élégantes premières.

Tandis qu'à Paris ces deux événements marquaient l'ouverture de la saison d'hiver, la saison d'été se terminait au Touquet, où nous revenons traditionnellement chaque dernier dimanche de septembre.

L'idée est d'ailleurs charmante : le dernier dimanche de la saison la clientèle du Touquet sait qu'avec les douze coups de minuit sonnera l'heure... où s'ouvrira dans un immense salon contigu à la salle de jeu un buffet monstre.

La particularité de cette festivité est sa gratuité.

Minuit. Même à la table de baccara les joueurs signent un armistice provisoire. Les bancos seront remis à un peu plus tard et tout le monde va au buffet. Il y a une telle foule que les invités retournent dans la salle de jeu avec leurs assiettes... et s'installent autour des tables comme dans une salle à manger. Les croupiers eux-mêmes ont droit au champagne, et la direction du casino décide que cette nuit-là il n'y aura aucune limite de temps. Les joueurs, ravitaillés, se remettent au travail, et à 10 heures du matin (le lundi) une clientèle essentiellement anglaise tient toujours banco ! Les joueurs se font apporter le *tea with milk* et les croissants chauds. Tout à l'heure ils repartiront pour l'Angleterre en emportant de joyeux souvenirs. Quel *fun* ! Et nous savons bien que leur *Bye, bye !* n'est qu'un au revoir. On les retrouvera l'an prochain...

Pour le week-end de clôture au Touquet il y avait beaucoup de monde, et l'on voit ici, soupant par terre, un membre de la famille royale anglaise, miss Pamela Eadon, fille de Mrs. Bowes-Lyon... Tant pis pour le protocole.

Ci-dessus : M. Martinaud-Deplat, ministre de la Justice, garde des Sceaux, avec M. Altieri. **Ci-dessous :** M. André Marie, ministre de l'Education nationale, et Mme André Marie.

De droite à gauche : MM. Henri Queuille, vice-président du Conseil, Vincent Delpuech et Charles Brune, ministre de l'Intérieur.

Le comte de Liedekerke-Beaufort, président de l'Automobile-Club de France, s'entretient avec notre président.

MM. Georges Duhamel et E. Delage. (**Au fond à g. :** M. François André.) **Ci-dessous :** M. J.-M. Louvel, ministre de l'Industrie et du Commerce, et M. Roncey.

BRILLANTE RÉCEPTION AU RITZ

où FRANCE-ILLUSTRATION fêtait son numéro spécial du Salon de l'Automobile

M. Claudius-Petit, ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme, et Mme René Pleven. **Ci-dessous :** M. Brune, M. Baylot, préfet de police, et Mme Schreiber-Crémieux.

En voyant l'assistance élégante et nombreuse qui se pressait dans les salons du Ritz, à la réception traditionnellement organisée par *France-Illustration* à l'occasion de la sortie du numéro spécial sur le Salon de l'Automobile, on avait le sentiment d'assister véritablement à la reprise de la Saison parisienne. Si le Salon de l'Automobile est la première des grandes manifestations commerciales qui se succèdent à une cadence rapide et amènent dans la capitale un afflux de visiteurs, cette réception, en effet, est désormais inscrite dans la série des brillantes réunions qui assurent à la vie de Paris son éclat.

Le Ritz offrait une fois encore son cadre d'un goût raffiné à ce cocktail. Ses salons, à la fois vastes et intimes, ne tardèrent pas à s'emplir d'une foule où se détachaient de fort jolies toilettes féminines.

Avant de se retrouver devant les buffets, dressés avec goût — le service était assuré d'une manière incomparable, de règle dans la maison réputée de la place Vendôme — les invités étaient accueillis par MM. Vincent Delpuech, président ; Gilbert Cahen-Salvador, directeur, et S.-M. Quilici, administrateur de *France-Illustration ;* MM. Longé, Fischof, Hermann, Samuel, de l'O. G. P. P., et M. M. Philippe.

De nombreuses personnalités du monde politique honoraient cette réunion de leur réunion amicale, et l'on notait la présence de MM. Queuille, vice-président du Conseil ; Martinaud-Deplat, ministre de la Justice ; Charles Brune, ministre de l'Intérieur ; André Marie, ministre de l'Education nationale ; J.-M. Louvel, ministre de l'Industrie et du Commerce ; André Morice, ministre des Travaux publics et des Transports ; Claudius-Petit, ministre de la Reconstruction ; Jean Masson, secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports.

La présidence de la République s'était fait représenter par M. Raynal, chargé de mission ; M. René Pleven, par Mlle Sicard.

On notait également la présence de MM. Maroselli, Mitterrand, Bernard Lafay, anciens ministres, de membres de l'Assemblée nationale, de sénateurs et de conseillers de l'Union française. A travers les groupes on reconnaissait également : MM. Baylot, préfet de police ; Hirsch, directeur général de la Sûreté nationale ; Georges Cahen-Salvador, président de section au Conseil d'Etat ; Emile Roche, etc.

Autour du vicomte de Rohan, président d'honneur, du comte de Liedekerke-Beaufort, président de l'Automobile-Club de France, on remarquait nombre de constructeurs et d'agents généraux de l'automobile et du cycle. Citons encore, au hasard des rencontres : MM. Jean Marie, directeur de la Compagnie Transatlantique ; Vidal, des Chargeurs Réunis ; François André, l'animateur de Deauville et de Cannes ; Fossorier, maire de Deauville, etc.

De nombreuses personnalités du monde des lettres et de la presse figuraient dans l'assistance, entre autres : MM. Georges Duhamel, de l'Académie française ; Pierre-Bloch, président-directeur général de la S. N. E. P. ; Albarranc, président du Groupement des journaux et publications de France et d'outre-mer ; Lapeyre, directeur général des N. M. P. P. ; le chanoine Descamps ; G. Besson ; Pierre Mas ; Blanchonnet ; Robert Lange, etc.

Presque toutes les personnalités de la publicité, annonceurs, agents, confrères, étaient groupés autour de MM. Maillard, président d'honneur de la Fédération française de la publicité ; Paz, président du Syndicat national des agents de publicité ; André Bertrand, président ; Gunet, délégué général, et Larchet, délégué général adjoint de l'Union des annonceurs ; Masson-Forestier, vice-président du Syndicat de la presse parisienne ; Poirier, président du Syndicat national des chefs de publicité de la presse parisienne et périodique ; Gauche, président de l'Union régionale du Nord ; Zadoc ; Degor.

Tous les assistants s'accordaient pour louer la parfaite ordonnance de cette réception, qui est maintenant le complément attendu de la grande manifestation internationale annuelle de l'automobile.

M. Jean Masson, secrétaire d'État à l'Enseignement technique, à la Jeunesse et aux Sports, et M. Léger, directeur du cabinet de M. Marcellin. **Ci-dessous à gauche :** M. Mitterrand.

LES 47 ANS DE MAGISTRATURE MUNICIPALE DE M. ÉDOUARD HERRIOT

« Le travail et la patience sont les conditions du succès. » Ainsi s'exprimait le 27 septembre dernier M. Edouard Herriot répondant aux marques d'affection que lui prodiguaient de nombreux amis assemblés pour fêter ses quarante-sept années de magistrature municipale. Il y avait là trois ministres : M. Claudius-Petit, M. Montel, M. André Cornu, des parlementaires, de hauts fonctionnaires, bref, plus de trois cents personnes.

Il y avait aussi, à une table, un groupe d'ouvriers carriers. Car peu avant le banquet, qui avait lieu au château des Halles, on avait célébré le trentième anniversaire de l'ouverture de la carrière municipale de Courzieu.

Lyon fait, pour ses rues et ses boulevards, une grande consommation de pavés. En 1922 une carrière prospectée par M. Albert Offret, professeur à la Faculté des sciences, fut ouverte à une cinquantaine de kilomètres de Lyon, non loin de la voie ferrée qui mène à Montbrison. Les résultats furent excellents. C'est pourquoi en cette matinée du 27 septembre, dans la carrière même, le maire de Lyon inaugurait un médaillon scellé dans le rocher et qui rappellera le service rendu à ses concitoyens par Albert Offret. Après M. Paul Chemin, président du conseil de surveillance de la carrière, parfait organisateur de ces fêtes, et M. Bougerol, gérant, M. Herriot improvisa une brève allocution et félicita le personnel. Il devait d'ailleurs s'entretenir ensuite cordialement, comme le montre notre photographie, avec les vieux ouvriers, qu'il connaît depuis longtemps.

Répondant, au banquet, aux nombreux orateurs qui avaient loué avec chaleur les multiples réalisations dont en quarante-sept ans de mandat il a doté sa ville, le président de l'Assemblée nationale dit : « J'ai simplement travaillé jour par jour. » Et il ajouta : « Si j'ai réussi dans une certaine mesure, c'est grâce à d'excellents collaborateurs, comme l'architecte Tony Garnier et mon ami Joseph Sernin. Toutes ces réalisations, j'ai la fierté de le dire, ont été menées à bien sans dommage pour les finances de la ville. »

PETITES CHRONIQUES

BOROTRA EST FAIT COMMANDEUR

Au cours d'une prise d'armes aux Invalides le général Weygand a remis un certain nombre de décorations. En particulier il a remis la cravate de commandeur de la Légion d'honneur à Jean Borotra, dont il est superflu de rappeler la prestigieuse carrière sportive, à laquelle il ajoute d'autres titres puisque c'est comme officier qu'il recevait les insignes de commandeur.

LÉGION D'HONNEUR

Président-directeur général de la librairie Hachette, qu'il anime depuis de longues années, M. Edmond Fouret vient d'être élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur au titre du ministère de l'Industrie et du Commerce. Les nombreux amis de M. Fouret, qui savent aussi quelle sollicitude il apporte à de nombreuses œuvres sociales, ont appris avec plaisir la décision du gouvernement.

L'EXPOSITION DU CHAUFFAGE INDUSTRIEL

La IVe exposition du chauffage industriel, qui va s'achever au parc de la Porte de Versailles, répondait à la question, qui se pose impérieusement, des économies de combustibles. Elle entendait démontrer que ces économies sont possibles et même faciles grâce à l'emploi de matériel exactement approprié aux besoins. Cette démonstration était effectuée dans de nombreux stands remarquablement présentés. Le ministre de l'Industrie et du Commerce, M. J.-M. Louvel, constata, en inaugurant cette exposition qui intéresse pratiquement 80 % des industriels français, l'effort fait en faveur des utilisateurs de combustibles.

L'OPÉRA A TOKIO

Sous la direction de M. Georges Hirsch, ex-administrateur des théâtres lyriques nationaux, les étoiles du corps de ballet de l'Opéra, et notamment Serge Lifar. Lycette Darsonval, Lyane Daydé, sont parties pour Tokio afin de danser au Théâtre impérial. Les artistes parisiens ont été salués à leur départ du Bourget par leur camarade japonaise Yukiko Tomoi.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA MISSION CIVILISATRICE DE LA FRANCE :

Yvonne Pagniez, *Françaises du désert* (Plon, 254 pages). Titulaire du prix du roman de l'Académie française, Mme Yvonne Pagniez relate ici un voyage dans les oasis sahariennes qui lui a permis d'approcher les Françaises, médecins, infirmières, religieuses, qui remplissent une mission toute de dévouement dans des conditions morales et matérielles souvent fort pénibles. Le cadre même de sa relation — ces îlots de verdure perdus au milieu des sables brûlants — restitue dans ses pures lignes de lumière un monde inchangé depuis des siècles, un affleurement de l'éternel dans le présent. L'auteur nous emmène chez les Sœurs Blanches à El Oued, dans leur asile de paix et de charité « tout illuminé des reflets du divin » ; elle nous fait assister à une consultation où médecins, infirmières et religieuses rivalisent de sollicitude auprès d'infirmes souvent assez déconcertants ; puis elle évoque le marché du vendredi à Touggourt, le ksar des négroïdes à Ouargla, les foules frémissantes sous la caresse du soleil, les danses indigènes, les cérémonies nuptiales.

Et ce récit tient étroitement à l'actualité, car il nous place au cœur du drame psychologique dont l'Afrique du Nord est le théâtre. Le progrès se heurte ici aux réactions de l'atavisme musulman, à une philosophie de l'éternité. Un colon dit au Bédouin : « Jadis tu mettais trois semaines avec ton chameau pour aller d'Alger à In-Salah ; avec l'avion tu fais le trajet en un jour ! » Le Bédouin hausse les épaules : « Et les vingt autres jours, qu'est-ce que je fais ? »

Nous touchons là à l'aspect tragique de la modernisation du monde oriental, chez qui la pensée a toujours le pas sur l'action. Toute l'élévation d'âme qui se dégage de ces pages frémissantes se résume dans le précepte islamique que l'auteur offre à la méditation des chrétiens : « Fais le bien à celui qui n'en est pas digne jusqu'à ce que tu trouves peut-être quelqu'un qui soit digne de tes dons. »

L'HISTOIRE DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE :

Général Jean Rupied, *Elysée 1928-1934, anecdotes et souvenirs* (Peyronnet et Cie, 312 pages). Ce sont les coulisses de la vie présidentielle vues par un observateur diligent et aussi bon connaisseur des dessous de la politique intérieure que des ressorts de la diplomatie. « L'Elysée, dit-il, est le dernier palais français où il se passe encore quelque chose, où se disent des secrets, où se nouent et se dénouent des intrigues. » Il en évoque l'histoire et nous en fait connaître les aîtres et les hôtes, avec lesquels six années de fonctions officielles le familiarisèrent. C'est une sorte de journal, rempli d'anecdotes et de souvenirs vécus, les uns plaisants, les autres dramatiques.

Le public ne retient volontiers de la fonction présidentielle que le côté décoratif. Le général Rupied nous montre au contraire le chef de l'Etat sous son véritable jour, assumant avec une inlassable vigilance et une patriotique abnégation des responsabilités souvent insoupçonnées. Tel Doumergue, qui arrivait aux conseils des ministres documenté à fond sur toutes les questions inscrites à l'ordre du jour et stupéfiant les assistants par la compétence avec laquelle il dirigeait les débats. Tel encore Doumer, « ardent, presque violent dans son dévouement au pays, charmant et délicat pour son entourage, généreux et charitable au delà de toute expression ». Et, à l'encontre d'une légende malveillante, Lebrun, qui, dans un septennat mouvementé, garda une lucidité et un sang-froid inaltérables.

« Les présidents de la République sont comme les maîtresses de maison. Leur savoir-faire et leur utilité se mesurent non point à leur éclat, à leurs bons mots ou à leurs discours, mais à la concorde qu'ils font régner entre les citoyens, au tact qu'ils savent déployer pour que les acteurs de la scène politique jouent convenablement leur rôle et que les choses de l'Etat aillent le moins mal possible. »

Albert Mousset.

TEMPÊTE SUR L'OUEST

Un cyclone d'une violence inouïe s'est abattu sur l'Ouest de la France, où il a causé des dégâts fort importants. La ville de Niort et la région environnante ont été fort éprouvées. Nantes aussi a eu beaucoup à souffrir. Le vent, qui soufflait à 125 km.-h., était accompagné d'une pluie diluvienne. Des poteaux électriques et téléphoniques ont été renversés et, ainsi que le montre notre photographie, de gros arbres, déracinés près du palais de Justice.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le R. P. Raymond Jouve S. J. est mort à Paris. Son nom est lié à la revue *Etudes*, pour laquelle il s'est dépensé sans aucun ménagement durant des années et qui lui doit une large part de l'autorité dont elle jouit. Le R. P. Jouve s'était vu confier par ses confrères de la presse périodique d'importantes fonctions, dont il s'acquittait avec autant d'activité que de tact.

Mgr Borgongini-Duca, nonce apostolique près le Quirinal, vient de publier un très important ouvrage dans lequel il arrive à fixer la mort du Christ au 7 avril de l'année 30, et non 33 comme on le pensait jusqu'ici.

Les Bénédictins viennent de se réinstaller à l'abbaye du Mont-Cassin, bien que la reconstruction de la célèbre abbaye ne soit pas complètement terminée.

Un super-glisseur.

LE XVIIIe SALON NAUTIQUE

Une fois de plus le Salon nautique international a transformé les berges de la Seine en un port de plaisance. Dès l'ouverture un public nombreux est accouru qui s'est passionné pour les bateaux offerts à sa vue. Les évolutions des canots automobiles, des hors bord, des voiliers sont un spectacle toujours plein d'intérêt, et les skieurs nautiques remportent leur succès habituel.

Mais le *great event* de l'ouverture de ce Salon fut l'arrivée du *Kurun*, le voilier à bord duquel Jacques-Yves Le Toumelin a effectué le tour du monde. Vigoureusement acclamé par la foule qui se pressait sur les berges, le navigateur solitaire fut accueilli par le président du Salon, M. Jean Marie, président de la Compagnie Générale Transatlantique, et le secrétaire général, M. Narme.

Le bateau de Le Toumelin.

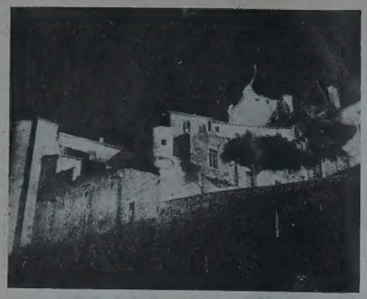
A LA COUR DES COMPTES

Procureur général près la Cour des Comptes, M. Edouard Parent a été nommé premier président de cette haute juridiction, à laquelle il appartient depuis 1909 et où il a fait toute sa carrière. Licencié ès lettres, docteur en droit, M. Edouard Parent est commandeur de la Légion d'honneur.

GALERIE

Galerie Cambacérès
15, rue La Boétie
A. DE CHANTELOUP
Marines
Du 1er au 15 octobre

SURPLUS D'ÉDITEURS Livres neufs à partir de 30 fr. (valeur 300 à 500 fr.) Catalogue 2.500 titres c.2 timbres GRANDE LIBRAIRIE FRANÇAISE (s.406) 106, Bd Gambetta, NICE.



LE CHATEAU D'AUBENAS ILLUMINÉ

La charmante localité d'Aubenas en Vivarais est, à juste titre, fière de son très beau château. Il attire chaque année les touristes qui parcourent cette région pittoresque et qui mérite d'être connue. L'été dernier les touristes ont été particulièrement nombreux. Reprenant l'initiative qui a eu tant de succès pour les châteaux de la Loire, la municipalité d'Aubenas a décidé d'illuminer le château. Le résultat est extrêmement heureux et ne peut que contribuer à faire apprécier la petite cité ardéchoise.

MAZDA AU SALON DE L'AUTO

Le stand de la Compagnie Mazda offre au Salon de l'Auto une présentation de toutes ses lampes pour automobile, dont la lampe phare en verre jaune Mazda Galba reste la vedette. Une innovation qui intéressera tous les automobilistes est la boîte de dépannage contenant six lampes de rechange de types divers. Mazda expose également le matériel nécessaire à l'éclairage d'un garage et présente une argumentation convaincante sur les applications de l'infrarouge au séchage des carrosseries.

COURRIER THÉATRAL

Strindberg au théâtre de Babylone

Un metteur en scène suédois, M. Franck Sundstrom, est venu au théâtre de Babylone nous présenter deux pièces de Strindberg : *la Maison brûlée* et *Mademoiselle Julie*. D'où vient que la seconde, déjà connue à Paris, où nous la vîmes, il y a deux saisons, au théâtre Charles-de-Rochefort, nous paraisse animée d'un excellent mouvement, tandis que la première accuse une lenteur excessive ? C'est que *Mademoiselle Julie* appartient à la période naturaliste de l'auteur, tandis que la seconde, écrite quelques années avant sa mort, repose tout entière sur une psychologie piétinante. *Mademoiselle Julie* est construite comme une tragédie antique ; le développement des caractères y est implacable. Dans *la Maison brûlée* ceux-ci se révèlent peu à peu, et l'intérêt anecdotique est dispersé. M. Franck Sundstrom devait donc y adopter des techniques différentes, ce qu'il a négligé de faire. On retiendra surtout de cette double expérience la croissante maîtrise de Mlle Eléonore Hirt, qui ne m'a jamais paru aussi sûre d'elle-même que dans le rôle de Julie. Elle fait mieux qu'émouvoir, elle envoûte. Son partenaire, François Chaumette, lui donne la réplique avec une autorité remarquable. Tous deux nous font adhérer totalement à un drame aujourd'hui dépassé. Applaudissons. — Y. G.

LES SPECTACLES

TH. des VARIÉTÉS
N'ÉCOUTEZ PAS, MESDAMES !
de et avec
SACHA GUITRY

LA SEMAINE HIPPIQUE

EN FRANCE... ET TRA LOS MONTES

Sedan

Une ligne de collines dominant de vertes prairies, voilà le cadre du terrain du Bourrelet, où s'est disputé dernièrement le jumping de Sedan. S'il plut à torrents la veille des épreuves, il fit très beau pendant la réunion, ce qui donna raison à l'optimisme du commandant de Montagnac, grand maître des tracés. Le Prix des Fonderies, compétition majeure, réunit vingt et un partants. Il permit d'apprécier le style d'Ira, à M. Bruyninck, seul sans faute dans les deux tours, ce qui lui valut la coupe. Au nombre des gagnants, le colonel des Roches de Chassay, sur Brune et d'Or, tournant rond désormais sans broncher une oreille ; M. Calmon, étonnamment précis avec Virtuoso ; Mlle Howlett, MM. Taviaux, Hervé, Lamour. Les trompes du Cercle Dampierre sonnèrent de joyeux « Bien Aller » entre les parcours. En fin de réunion le colonel Jusseaume présenta la reprise olympique.

Barbizon

Grand remous sportif et mondain à Barbizon à l'occasion de son brillant tournoi. Le Prix des Sentiers d'Avon, championnat du cheval de chasse, intéressa par la variété de sa formule. Il revint à M. Jean Roy montant Altesse F. En dépit du proverbe « Nul n'est prophète dans son pays », la coupe fut pour le colonel Gudin de Vallerin interprétant Buffalo B. Le général Weygand honorait la réunion de sa présence. Au jury ou dans les tribunes, les colonels Gillois et Malmary, MM. Reinbold, Spalart, Fava, Lorre. Aux obstacles, le chef d'escadron Broussaud, commandant le C. N. S. E.

Bilbao

Les *greens* irlandais ne sont rien à côté des pelouses du Real Club Joloceda de Negourie, sur lesquelles se sont disputées les épreuves du concours de Bilbao.

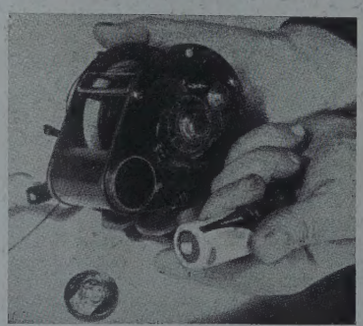
On galopait sur un tapis véritable, et les obstacles, entourés de fleurs, semblaient disposés pour le plaisir des yeux. Nos couleurs furent à l'honneur dès l'ouverture. Le lieutenant du Breuil remporte le Prix Nervio, indemne au barrage, en 39" 2/5. Le Fadura, disputé par un groupe de trois cavaliers, est enlevé par MM. de Couët, du Breuil et d'Oriola. Nouveau succès du lieutenant du Breuil, en tête des vingt et un partants de la « Gran Copo Vizcaya », pilotant un Tourbillon déchaîné. Si nous sommes seconds dans la Coupe des Nations, étalant 28 points comme les Espagnols, classés premiers, distancés seulement de quelques secondes, notre champion, M. d'Oriola, en selle sur son crack olympique, Ali Baba, se vit attribuer le premier prix individuel. Série de victoires due à la méthode de notre chef d'équipe, le lieutenant-colonel Cavaillé. Dans cette ambiance internationale le team allemand, qui comprenait une femme, Mme Koeler, vint en troisième position. La réunion était organisée et présidée par M. Gregorio de Ybarra, grand ami de la France.

Tré-Hardy.

PETITES INVENTIONS TECHNIQUES NOUVELLES

A l'intention des pêcheurs

Le dernier modèle de moulinet conçu outre-Atlantique fonctionne automatiquement, grâce à une pile de poche et à un relais électrique. L'appareil freine automatiquement aussi lorsque besoin il y a.

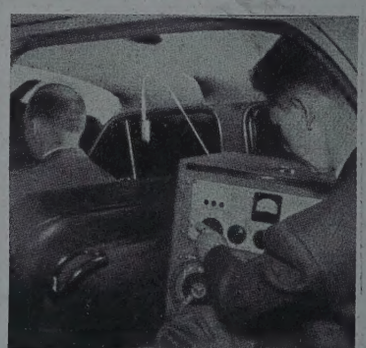


Acoustique canine

Un inventeur américain a mis au point, à l'intention des chiens atteints de surdité, un appareil analogue à ceux qui sont destinés aux humains. Microphone et écouteur sont fixés au collier.

Pour régler la circulation

On vient de mettre au point, à Denver, un nouveau système pour régler la circulation. Un appareil électronique tient compte du rythme de la circulation. Sur la chaussée, des bandes spéciales servent à « compter » les automobiles ; les chiffres sont transmis au cerveau électronique, qui allonge la durée des feux verts dans l'artère la plus fréquentée.



Un scooter-radio

Cet engin, doté d'un équipement radio, parcourt les pistes d'envol de l'aéroport londonien. Chemin faisant, il prend note de l'état du terrain et va d'un avion à l'autre donner de précieuses indications pour le décollage. — C. T.

AUX MORTS DE LA « SIBYLLE »

En présence du secrétaire d'Etat à la Marine, M. Gavini, et de nombreuses personnalités, une émouvante cérémonie s'est déroulée en la cathédrale de Toulon à la mémoire des marins du submersible *Sibylle*, tragiquement disparu en Méditerranée. De très nombreuses couronnes avaient été envoyées, et des délégations de tous les corps et services de la flotte étaient présentes. L'émotion fut à son comble lorsque, après la sonnerie *Aux morts*, pendant l'absoute donnée par l'évêque de Toulon, *la Marseillaise* fut jouée aux grandes orgues.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

L'émission intitulée « Chapiteaux et Tréteaux » ne manque pas de charme. J'entends bien qu'il s'agit là de musique populaire d'une rondeur d'accent qui peut paraître parfois trop vigoureuse. Elle garde pourtant sa noblesse de caractère et s'impose par son dynamisme, allié à une gaîté de bon aloi. Les chanteurs qui excellent à faire vibrer la sensibilité de leurs auditeurs connaissent toutes les ressources de ces divertissements et les utilisent à bon escient. Les cirques et les fêtes de plein air laissent un brillant sillage. Une journée au spectacle apporte un élément de féerie, notamment à la vie rurale. Voilà pourquoi, afin de raviver des joies anciennes, Georges Guétary, Georges Ulmer, Suzy Delair, Jean Bretonnière et Yves Montand chantent volontiers : *les Saltimbanques, la Fête foraine, les Vagabonds* et *la Fête continue*. Leur interprétation est d'ailleurs fixée sur disques, ce qui permet de grouper différentes exécutions de valeur.

Les animateurs du « Kiosque à Musique » ont eux aussi le souci de présenter une rubrique imagée ; ils sont sûrs d'obtenir l'adhésion de leur public invisible en présentant la marche du régiment de *Sambre et Meuse*, jouée par la musique de la garde républicaine, et un solo de cithare, instrument fort en vedette depuis que le *Troisième Homme* lui a donné un regain de popularité...

W.-L. Landowski.

Vous pouvez faire poser
IMMÉDIATEMENT
par votre garagiste la
suspension GREGOIRE
à flexibilité variable
sur 4 CV. RENAULT
et sur
TRACTION AVANT
*
Distributeurs exclusifs
POUR LA 4 CV.
SAPRAR 83, Bd Gouvion-St-Cyr
Paris XVIIe. Etoile 75-01
POUR LA TRACTION AV.
TRACTA, 102 r. de Colombes
à ASNIERES (Seine) Grésillons 40-70
ATL 352

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1952. No 203. — Printed in France.